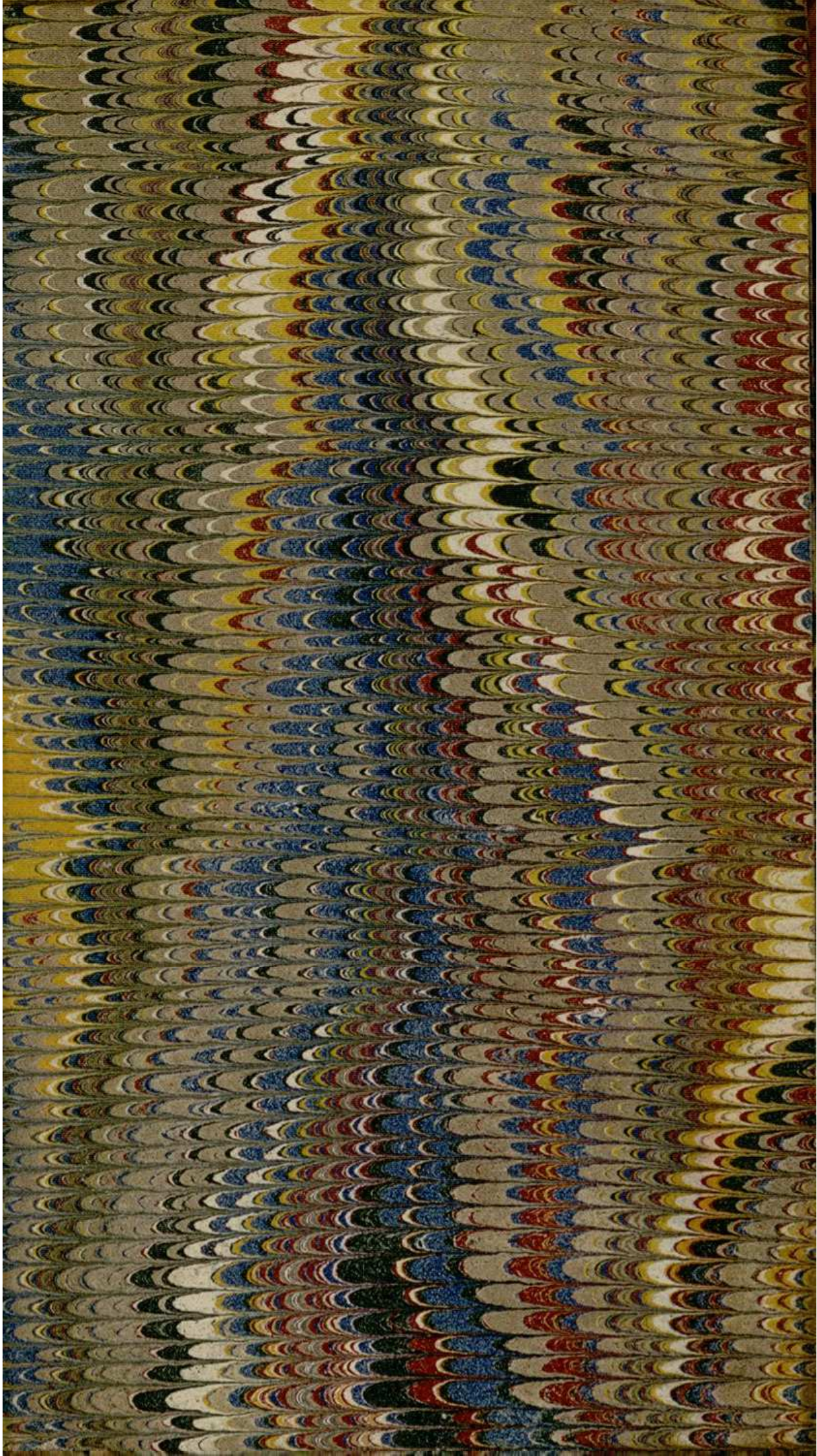
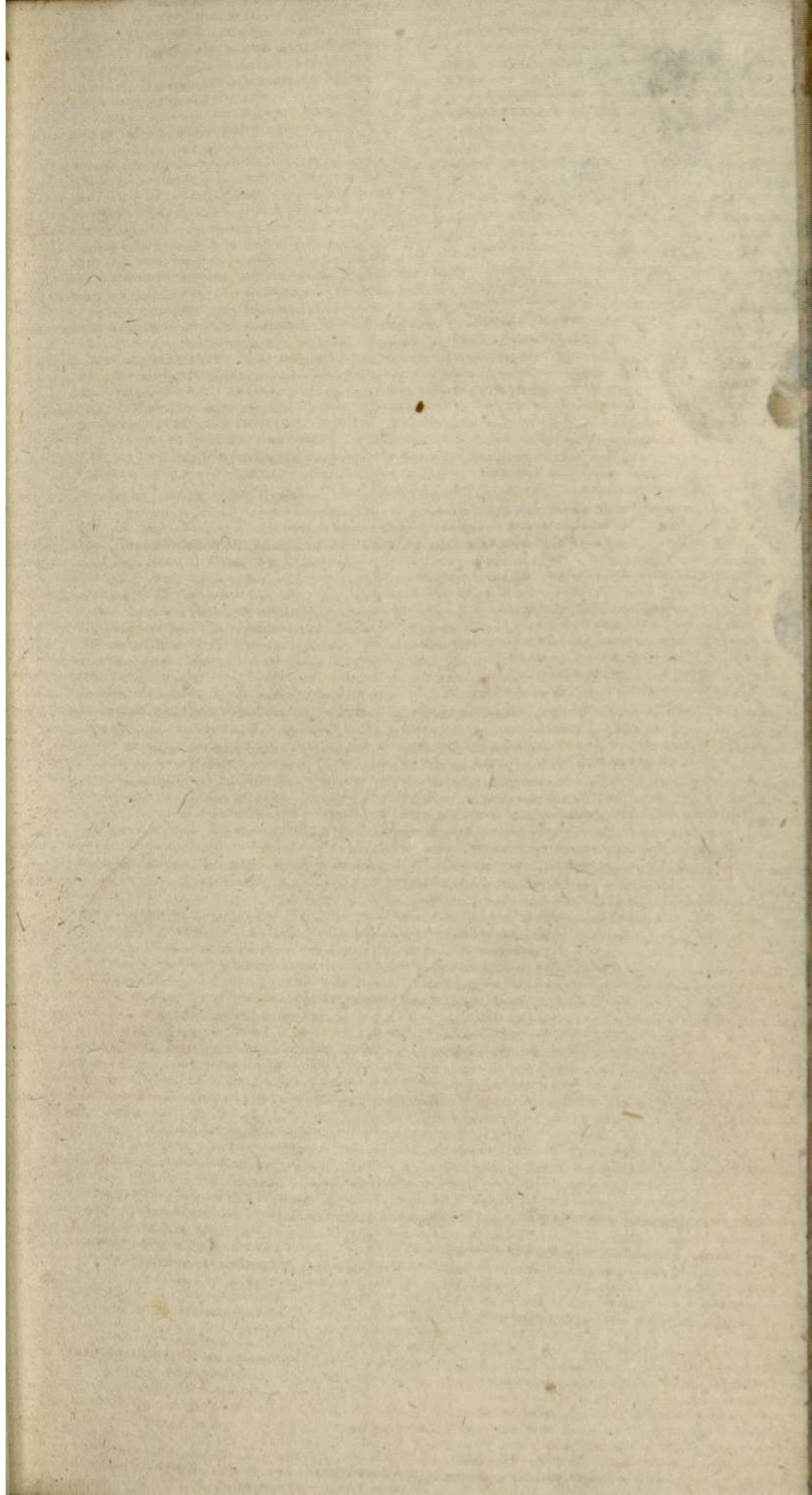
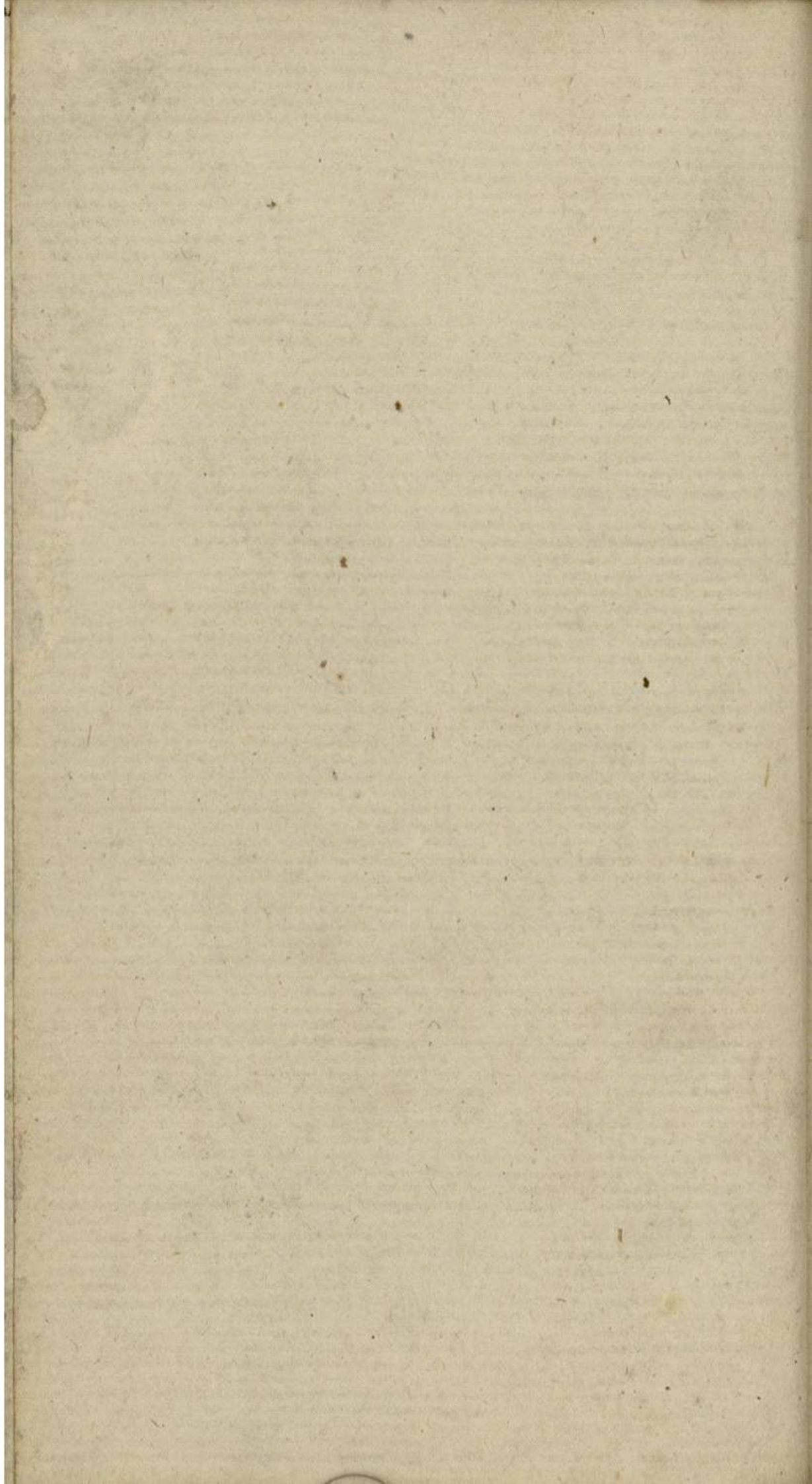


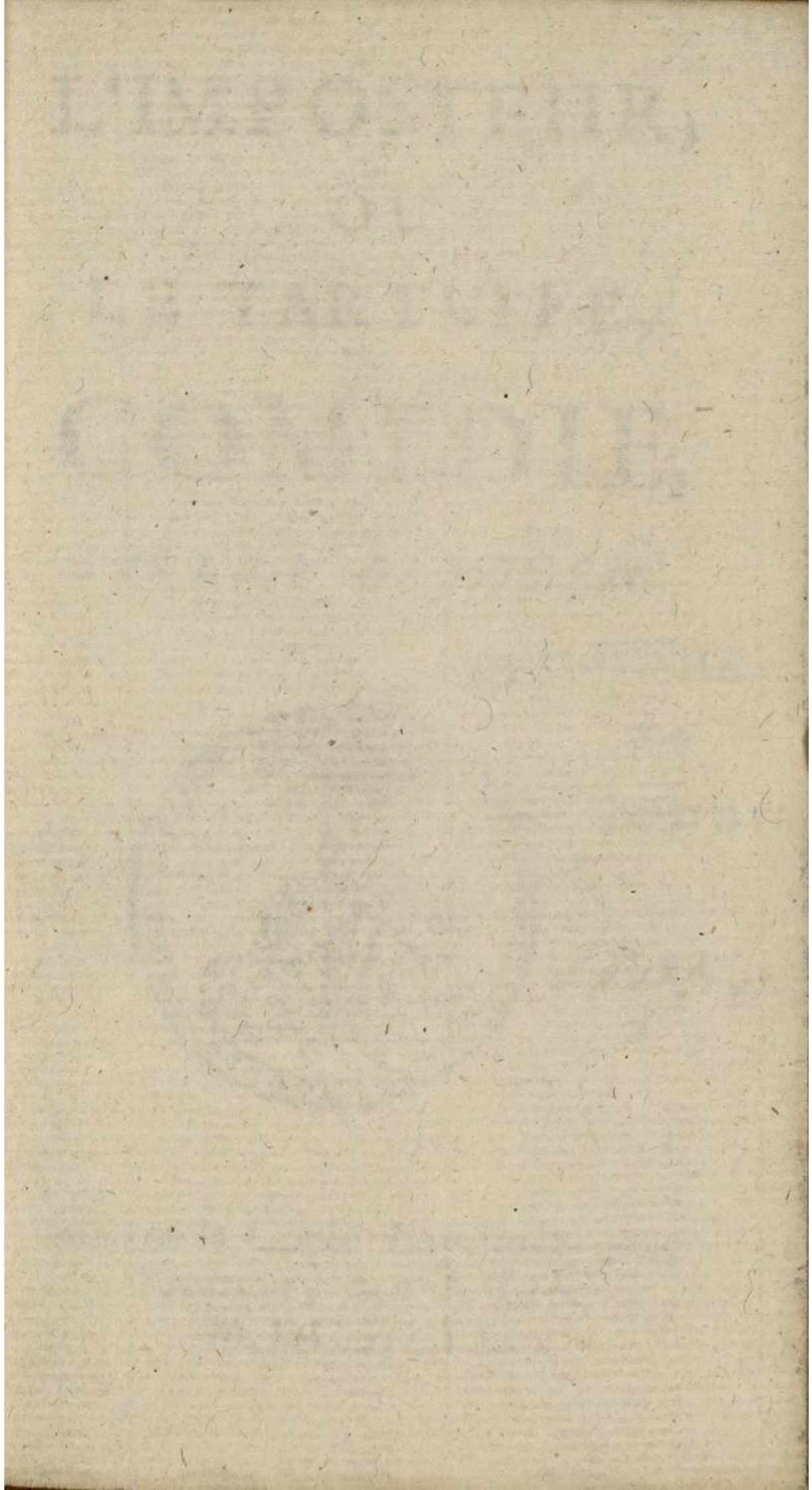
50

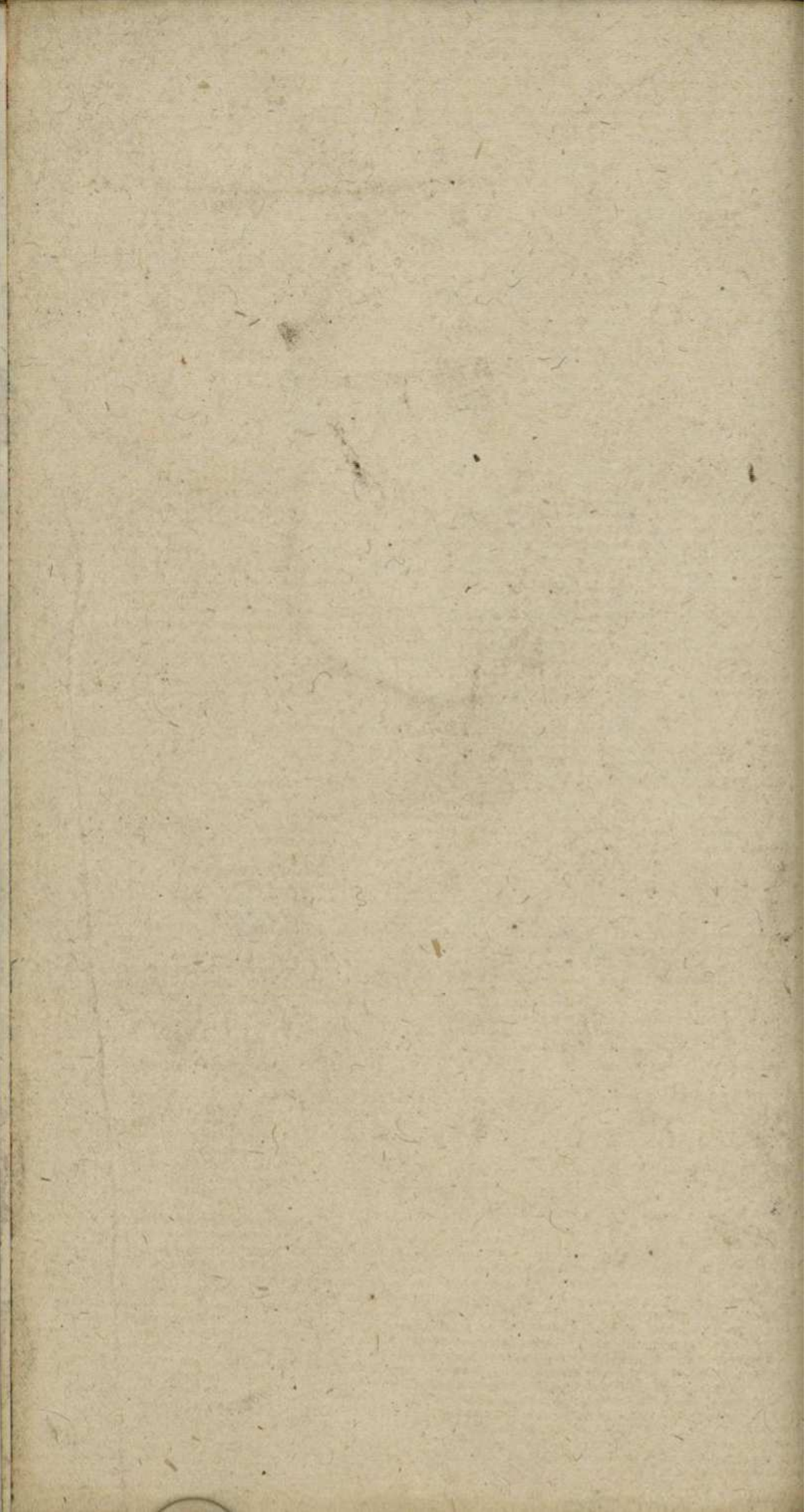












L'IMPOSTEUR,

OU

LE TARTUFFE,

COMEDIE,

PAR I. B. P. DE MOLIÈRE.



BIBLIOTHÈQUE

de

MR. COUSIN

11050

Suivant la Copie Imprimée pour
l'Auteur, A PARIS,
M. DC. LXIX.

ACTEURS.

MADAME PERNELLE, Mere d'Orgon.

ORGON, Mary d'Elmire.

DAMIS, Fils d'Orgon.

MARIANE, Fille d'Orgon, & Amante de
(Valere.

VALERE, Amant de Mariane.

CLEANTE, Beaufrere d'Orgon.

TARTUFFE, Faux Deuot.

DORINE, Suivante de Mariane.

MONSIEUR LOYAL, Sergent.

UN EXEMPT.

FLIPOTE, Servante de Madame Pernelle.

La Scene est à Paris.



L'IMPOSTEUR, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME PERNELLE, & FLI-
POTE sa Servante, ELMIRE, MARIA-
NE, DORINE, DAMIS, CLEANTE.

M. PERNELLE.



ALLONS, Flipote, allons ; que d'eux
je me déliure.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on
a peine à vous suiure.

M. PERNELLE.

Laissez, ma Bru, laissez ; ne venez pas plus loin ;
Ce sont toutes façons, dont je n'ay pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit, envers vous on s'acquitte
Mais, Ma Mere, d'où vient que vous sortez si viste ?

M. PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-cy,

Et que de me complaire, on ne prend nul soucy.
 Ouy, ie fors de chez vous fort mal édiflée;
 Dans toutes mes leçons, i'y suis contrariée;
 On n'y respecte rien; chacun y parle haut,
 Et cest, tout justement, la Cour du Roy Petaut.

DORINE.

Si....

M. PERNELLE.

Vous estes, Mamie, une Fille Suivante
 Vn peu trop forte en gueule, & fort impertinente;
 Vous vous meslez sur tout de dire vostre auis.

DAMIS.

Mais...

M. PERNELLE.

Vous estes un sot en trois lettres, mon Fils;
 C'est moy qui vous le dis, qui suis vostre Grand-
 Mere;
 Et i'ay prédit cent fois à mon Fils, vostre Pere,
 Que vous preniez tout l'air d'un méchant Garne-
 ment,
 Et ne luy donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Ie croy...

M. PERNELLE.

Mon Dieu, sa Sœur, vous faites la discrète,
 Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez dou-
 cete:
 Mais il n'est, comme on dit, pire eau, que l'eau qui
 dort,
 Et vous menez sous-chape, un train que je hais
 fort.

ELMIRE.

Mais, ma Mere...

M. PERNELLE.

Ma Bru, qu'il ne vous en déplaise,
 Vostre conduite en tout, est tout-à-fait mauuaise:
 Vous déuriez leur mettre un bon exemple aux
 yeux,
 Et leur défunte Mere en ufoit beaucoup mieux.

Vous

Vous estes dépenciere, & cet estat me blessé,
 Que vous alliez vestuë ainsi qu'une Princesse.
 Quiconque à son Mary veut plaire seulement,
 Ma Bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLEANTE.

Mais, Madame, apres tout...

M. PERNELLE.

Pour vous, Monsieur son Frere,
 Je vous estime fort, vous aime, & vous réuere:
 Mais enfin, si i'estois de mon Fils son Epous,
 Je vous priërois bien fort, de n'entrer point chez
 nous.

Sans cesse vous preschez des Maximes de viure,
 Qui par d'honestcs Gens ne se doiuent point sui-
 ure:

Je vous parle un peu franc, mais c'est là mon hu-
 meur,

Et ie ne mache point ce que i'ay sur le cœur.

DAMIS.

Vostre Monsieur Tartuffe est Bienheureux sans
 doute...

M. PERNELLE.

C'est un Homme de bien, qu'il faut que l'on écoutes;
 Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
 De le voir querellé par un Fou comme vous.

DAMIS.

Quoy! ie souffriray, moy, qu'un Cagot de Critique,
 Vienne usurper ceans un pouuoir tyrannique?
 Et que nous ne puissions à rien nous diuertir,
 Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ses Maximes,
 On ne peut faire rien, qu'on ne fasse des crimes,
 Car il contrôle tout, cc Critique zelé.

M. PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle, est fort bien contrôlé.
 C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous condui-
 re;

Et mon Fils, à l'aimer, vous deuroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma Mere, il n'est Pere, ny rien,
 Qui me puisse obliger à luy vouloir du bien.
 Je trahirois mon cœur, de parler d'autre sorte,
 Sur ses façons de faire, à tous coups je m'emporte;
 J'en prévois une suite, & qu'avec ce Pié-plat.
 Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
 De voir qu'un Inconnu ceans s'impatronise;
 Qu'un Gueux qui, quand il vint, n'avoit pas des
 Souliers.

Et dont l'habit entier valoit bien fix deniers,
 En vienne jusques-là, que de se méconnoistre,
 De contrarier tout, & de faire le Maistre.

M. PERNELLE.

Hé, mercy de ma vie il en iroit bien mieux,
 Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un Saint dans vostre fantaisie;
 Tout son fait, croyez-moy, n'est rien qu'hypo-
 crisie.

M. PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A luy, non plus qu'à son Laurent,
 Je ne me firois, moy, que sur un bon Garant.

M. PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le Serviteur peut estre;
 Mais pour Homme de bien, je garantis le Maistre.
 Vous ne luy voulez mal, & ne le rebutez,
 Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos veritez.
 C'est contré le Peché que son cœur se courrouce,
 Et l'intérest du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oüy; mais Pourquoi sur tout, depuis un certain
 temps,

Ne sçauroit-il souffrir qu'aucun hante ceans?
 En quoy blesse le Ciel une visite honneste,

Pour

Pour en faire un vacarme à nous rompre la teste ?
 Veut-on que là dessus je m'explique entre nous ?
 Je croy que de Madame il est, ma foy, jalous.

M. P E R N E L L E.

Taisez-vous, & songez aux choses que vous dites.
 Cen'est pas luy tout seul qui blâme ces visites ;
 Tout ce tracas qui suit les Gens que vous hantez,
 Ces Carosses sans cesse à la Porte plantez,
 Et de tant de Laquais le bruyant assemblage,
 Font ut éclat facheux dans tout le voisinage.
 Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien ;
 Mais enfin on en parle, & cela n'est pas bien.

C L E A N T E.

Hé, voulez-vous, Madame, empescher qu'on ne
 cause ;

Ce seroit dans la vie une facheuse chose,
 Si pour les fots discours où l'on peut estre mis,
 Il falloit renoncer à ses meilleurs Amis :
 Et quand mesme on pourroit se refoudre à le faire,
 Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
 Contre la Médifance il n'est point de rempart ;
 A tous les fots caquets n'ayons donc nul égard ;
 Efforçons-nous de viure avec toute innocence,
 Et laissons aux Causeurs une pleine licence.

D O R I N E.

Daphné nostre Voisine, & son petit Epous,
 Ne feroient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?
 Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
 Sont toujours sur autruy les premiers à médire ;
 Ils ne manquent jamais de saisir promptement
 L'apparente lueur du moindre attachement,
 D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joye,
 Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croye.
 Des actions d'autruy, teintes de leurs couleurs,
 Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
 Et sous le faux espoir de quelque ressemblance,
 Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
 Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagez
 De ce blâme public dont ils sont trop chargez.

M. PERNELLE.

Tous ces raisonnemens ne font rien à l'affaire:
On sçait qu'Orante méne une vie exemplaire;
Tous ses soins vont au Ciel, & j'ay sçeu par des
Gens,

Qu'elle condamne fort le train qui vient ceans.

DORINE.

L'exemple est admirable, & cette Dame est bonne:
Il est vray qu'elle vit en austere Personne;
Mais l'âge, dans son ame, a mis ce zele ardent,
Et l'on sçait qu'elle est Prude, à son corps defen-
dant.

Tant qu'elle a pû des Cœurs attirer les homma-
ges,

Elle a fort bien jouy de tous ses avantages:
Mais voyant de ses yeux tous les brillans baïsser,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer;
Et du voile pompeux d'une haute sagesse,
De ses attraits usez, déguiser la foiblesse.
Ce sont-là les retours des Coquettes du temps.
Il leur est dur de voir deserter les Galans.
Dans un tel abandon, leur sombre inquietude
Ne voit d'autre recours que le mestier de Prude;
Et la severité de ces Femmes de bien,
Censure toute chose, & ne pardonne à rien;
Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par vn trait d'enuie
Qui ne sçauroit souffrir qu'une autre ait les plaisirs,
Dont le panchant de l'âge a se vré leurs desirs.

M. PERNELLE.

Voila les contes bleus qu'il vous faut, pour vous
plaire.

Ma bru, l'on est, chez vous, contrainte de se taire;
Car Madame, à jaser, tient le dé tout le jour:
Mais enfin, ie prétens discourir à mon tour.
Je vous dy que mon Fils n'a rien fait de plus sage,
Qu'en recueillant chez soy ce deuot Personnage;
Que le Ciel au besoin l'a ceans enuoyé,
Pour redresser à tous vostre esprit fourvoyé;

Que

Que pour vostre salut vous le devez entendre ,
 Et qu'il ne reprend rien , qui ne soit à reprendre.
 Ces Visites, ces Bals, ces Conversations,
 Sont, du malin Esprit, toutes inventions.
 Là, jamais on n'entend de pieuses paroles ,
 Ce sont propos oisifs , chansons, & fariboles ;
 Bien souvent le Prochain en a sa bonne part ,
 Et l'on y sçait médire, & du tiers, & du quart.
 Enfin les Gens sensez ont leurs testes troublées ,
 De la confusion de telles assemblées :
 Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;
 Et comme l'autre jour un Docteur dit fort bien ,
 C'est veritablement la Tour de Babilone ,
 Car chacun y babille , & tout du long de l'aune ;
 Et pour conter l'Histoire où ce poinct l'engagea....
 Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà ?
 Allez chercher vos Fous qui vous donnent à rire ;
 Et sans.... Adieu, ma Bru, je ne veux plus rien dire.
 Sçachez que pour ceans j'en rabats de moitié,
 Et qu'il fera beau temps, quand j'y mettray le pié.
Donnant un soufflet à Flipote.
 Allons, vous; vous resvez, & bayez aux Corneilles;
 Jour de Dieu, je sçauray vous frotter les oreilles ;
 Marchons, gaupe, marchons.

SCENE II.

CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

J'en'y veux point aller,
 De peur qu'elle ne vinst encor me quereller ;
 Que cette bonne Femme....

DORINE.

Ah ! certes, c'est dommage,
 Qu'elle ne vous ouïst tenir un tel langage ?

A 5

Elle

Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à luy donner ce nom.

CLEANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartuffe elle paroist coiffée!

DORINE.

Oh vraiment, tout cela n'est rien au pris du Fils;
Et si vous l'aviez veu, vous diriez, c'est bien pis.
Nos troubles l'avoient mis sur le pié d'Homme
sage,

Et pour servir son Prince, il montra du courage:
Mais il est devenu comme un Homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entesté.
Il l'appelle son Frere, & l'aime dans son ame
Cent fois plus qu'il ne fait Mere, Fils, Fille, &
Femme.

C'est de tous ses secrets l'unique Confident,
Et de ses actions le Directeur prudent.
Il le choye, il l'embrasse; & pour une Maîtresse,
On ne sçauroit, je pense, avoir plus de tendresse.
A table, au plus haut bout, il veut qu'il soit assis,
Avec joye il l'y voit manger autant que six;
Les bons morceaux de tout, il fait qu'on les luy
cede;

Et s'il vient à rotter, il luy dit, Dieu vous aide.

C'est une Servante qui parle.

Enfin il en est fou; c'est son tout, son Héros;
Il l'admire à tous coups, le cite à tout propos;
Ses moindres actions luy semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit, sont pour luy des Ora-
cles.

Luy qui connoist sa dupe, & qui veut en jouir,
Par cent dehors fardez, a l'art de l'éblouir;
Son Cagotisme en tire à toute heure des sommes,
Et prend droict de gloser sur tous tant que nous
sommes.

Il n'est pas jusqu'au Fat, qui luy sert de Garçon,
Qui ne se mesle aussi de nous faire leçon.

Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,

Et

Et jeter nos Rubans , nostre Rouge , & nos Mou-
ches.

Le traistre, l'autre jour, nous rompit de ses mains ,
Un Mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des
Saints ;

Disant que nous meflions , par un crime effroyable,
Avec la Sainteté, les parures du Diable.

SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS,
CLEANTE, DORINE.

ELMIRE.

Vous estes bien heureux , de n'estre point venu
Au discours qu'à la Porte elle nous a tenu.
Mais j'ay veu mon Mary; comme il ne m'a point
veuë,
Je veux aller là-haut attendre sa venuë.

CLEANTE.

Moy, je l'attens icy pour moins d'amusement,
Et je vais luy donner le bonjour seulement.

DAMIS.

De l'hymen de ma Sœur, touchez-luy quelque
chose.

J'ay soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose ;
Qu'il oblige mon Pere à des détours si grans ,
Et vous n'ignorez pas quel interest j'y prens.
Si mesme ardeur enflame , & ma Sœur, & Valere,
La Sœur de cet Amy, vous le sçavez , m'est chere :
Et s'il falloit....

DORINE.

Il entre.

S C E.

SCENE IV.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

A H, mon Frere, bon-jour.

CLEANTE.

Je fortois, & j'ay joye à vous voir de retour :
La Campagne, à present, n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

Dorine, mon Beaufrere, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'oster de soucy,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'icy.
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait ceans? comme est-ce qu'on s'y
porte?

DORINE.

Madame eut, avant-hyer, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de teste étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il se porte à me ruelle,
Gros, & gras, le teint frais, & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre Homme!

DORINE.

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne pût au Soupé toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de teste estoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, luy tout seul, devant, elle,
Et fort devotement il mangea deux Perdris,
Avec une moitié de Gigot en hachis.

ORGON-

Le pauvre Homme!

Do-

DORINE.

La nuit se passa toute entiere ,
 Sans qu'elle püst fermer un moment la paupiere ;
 Des chaleurs l'empeschojët de pouvoir sommeiller
 Et jusqu'au jour, pres d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agreable,
 Il passa d'ins sa Chambre, au sortir de la Table ;
 Et dans l'on Lit bien chaud, il se mit tout soudain ,
 Où sans rouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre Homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
 Elle se resolut à souffrir la saignée,
 Et le soulagement suivit tout aussitost.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut ;
 Et contre tous les maux fortifiant son ame,
 Pour reparer le sang qu'avoit perdu Madame,
 Beut à son déjeuné, quatre grans coups de Vin.

ORGON.

Le pauvre Homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin ;
 Et je vais à Madame anoncer par avance,
 La part que vous prenez à sa convalescence.

SCENE V.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

A Vostre nez, mon Frere, elle se rit de vous;
Et sans auoir dessein de vous mettre en cour-
rous,

Je vous diray tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice? (d'huy
Et se peut-il qu'un Homme ait un charme aujour-
A vous faire oublier toutes choses pour luy?
Qu' apres auoir chez vous reparé sa misere,
Vous en veniez au point....

ORGON.

Alte-là, mon Beaufrere,
Vous ne connoissez pas celuy dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas, puis que vous le voulez:
Mais enfin, pour sçavoir quel Homme ce peut

ORGON. estre...

Mon Frere, vous seriez charmé de le conneître,
Et vos rauissemens ne prendroient point de fin.
C'est un Homme... qui... ha.. un Homme... un Hô-
me enfin,

Qui suit bien ses leçons, gouste une paix profonde,
Et comme du fumier, regarde tout le monde.
Ouy, je deuiens tout autre avec son entretien,
Il m'en seigne à n'auoir affection pour rien;
De toutes amitez il détache mon ame;
Et je verrois mourir Frere, Enfans, Mere, & Fême,
Que je m'en soucîrois autant que de cela.

CLEANTE.

Les sentimens humains, mon Frere, que voila!

ORGON.

Ha, si vous aviez veu comme j'en fis rencontre,
Vous

Vous auriez pris pour luy l'amitié que je montre.
 Chaque jour à l'Eglise il venoit d'un air dous,
 Tout vis-à-vis de moy, se mettre à deux genous.
 Il attiroit les yeux de l'assemblée entiere,
 Par l'ardeur dont au Ciel il pouffoit sa priere:
 Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
 Et baisoit humblement la terre à tous momens;
 Et lors que je sortois, il me deuançoit viste,
 Pour m'aller à la Porte offrir de l'Eau-beniste.
 Instruit par son Garçon qui dans tout l'imitoit,
 Et de son indigence, & de ce qu'il estoit,
 Je luy faisois des dons; mais avec modestie,
 Il me vouloit toujours en rendre un partie.
 C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié,
 Je ne merite pas de vous faire pitié:
 Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
 Aux Pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
 Enfin le Ciel, chez moy, me le fit retirer,
 Et depuis ce temps-là, tout semble y prosperer.
 Je voy qu'il reprend tout, & qu'à ma Femme mes-

me,
 Il prend pour mon honneur un interest extrême;
 Il m'auertit des Gens qui luy font les yeux dous,
 Et plus que moy, six fois, il s'en montre jalous.
 Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son

zele;
 Il s'impute à peché la moindre bagatelle,
 Vn rien presque suffit pour le scandaliser,
 Jusques-là qu'il se vint l'autre jour accuser
 D'auoir pris une Puce en faisant sa priere,
 Et de l'auoir tuée avec trop de colere.

CLEANTE.

Parbleu, vous estes fou, mon Frere, que je croy.
 Avec de tels discours vous moquez-vous de moy?
 Et que pretendez-vous que tout ce badinage...

ORGON.

Mon Frere, ce discours sent le libertinage.
 Vous en estes vn peu dans vostre ame entaché,
 Et comme je vous l'ay plus de dix fois presché,

Vous

Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.

Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.

C'est estre libertin, que d'avoir de bons yeux;

Et qui n'adore pas de vaines simagrées,

N'a ny respect, ny foy, pour les choses sacrées.

Allez, tous vos discours ne me font point de peur;

Je sçay comme je parle, & le Ciel voit mon cœur.

De tous vos Façonniers on n'est point les Esclaves,

Il est de faux Devots, ainsi que de faux Braves:

Et comme on ne voit pas qu'ou l'honneur les conduit,

Les vrais Braves soient ceux qui font beaucoup de bruit;

Les bons & vrais Devots qu'on doit suivre à la trace,

Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.

Hé quoy! vous ne ferez nulle distinction

Entre l'Hypocrisie, & la Devotion?

Vous les voulez traiter d'un semblable langage,

Et rendre mesme honneur au masque qu'au visage?

Egaler l'artifice, à la sincérité;

Confondre l'apparence, avec la vérité;

Estimer le Fantôme, autant que la Personne;

Et la fausse monnoye, à l'égal de la bonne?

Les Hommes, la plupart, sont étrangement faits!

Dans la juste nature on ne les voit jamais.

La raison a pour eux des bornes trop petites.

En chaque caractère ils passent ses limites,

Et la plus noble chose, ils la gastent souvent,

Pour la vouloir outrer, & pousser trop avant.

Que cela vous soit dit en passant, mon Beaufrere.

ORGON.

Ouy, vous estes, sans doute, un Docteur qu'on révere;

Tout le sçavoir du Monde est chez vous retiré,

Vous estes le Seul Sage, & le seul éclairé, (mes,

Un Oracle, un Caton, dans le Siecle où nous som-

Et près de vous ce sont des Sots, que tous les Hom-

mes.

CLEANTE.

CLEANTE.

Je ne suis point, mon Frere, un Docteur réveré,
 Et le Sçavoir, chez moy, n'est pas tout retiré.
 Mais en un mot je sçay, pour toute ma science,
 Du faux, avec le vray, faire la difference :
 Et comme je ne voy nul genre de Héros
 Qui soient plus à priser que les parfaits Devots ;
 Aucune chose au Mōde, & plus noble, & plus belle,
 Que la sainte ferveur d'un veritable zele ;
 Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux,
 Que le dehors plastré d'un zele spécieux ;
 Que ces francs Charlatans, que ces Devots de Place,
 De qui la sacrilege & trompeuse grimace
 Abuse impunément, & se jouë à leur gré,
 De ce qu'ont les Mortels de plus saint, & sacré.
 Ces Gens, qui par une ame à l'intérest soumise,
 Font de Devotion mestier & marchandise,
 Et veulent acheter credit, & dignitez,
 A pris de faux clin-d'yeux, & d'élans affectez.
 Ces Gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non com-
 mune,
 Par le chemin du Ciel courir à leur fortune ;
 Qui brûlans, & prians, demandent chaque jour,
 Et preschent la retraite au milieu de la Cour :
 Qui sçavent a juster leur zele avec leurs vices,
 Sont prōpts, vindicatifs, sans foy, pleins d'artifices,
 Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment,
 De l'intérest du Ciel, leur fier ressentiment ;
 D'autant plus dangereux dans leur aspre colere,
 Qu'ils prennent cōtre nous des armes qu'on révere
 Et que leur passion dont on leur sçait bon gré,
 Veut nous assassiner avec un fer sacré.
 De ce faux caractere, on en voit trop paroistre ;
 Mais les Devots de cœur sont aisez à connoistre.
 Nostre Siecle. mon Frere, en expose à nos yeux,
 Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
 Regardez Ariston, regardez Periandre,
 Oronte, Alcidas, Polidore, Clitandre :
 Ce titre par aucun ne leur est debatù,

Ce ne sont point du tout Fanfarons de vertu,
 On ne voit point en eux ce faste insupportable,
 Et leur Devotion est humaine, est traitable.
 Ils ne censurent point toutes nos actions,
 Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
 Et laissant la fierté des paroles aux autres,
 C'est par leurs actions, qu'ils reprennent les no-
 stres.

L'apparence du mal a chez eux peu d'appuy,
 Et leur ame est portée à juger bien d'autrui;
 Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
 On les voit pour tous soins, se mesler de bien viure,
 Jamais contre un Pecheur ils n'ont d'acharnement.
 Ils attachent leur haine au Peché seulement,
 Et ne veulent point prendre, avec un zele extrême,
 Les interets du Ciel, plus qu'il ne veut luy-mesme.
 Voila mes Gens, voila comme il en faut user,
 Voila l'exemple enfin qu'il se faut propoter.
 Vostre Homme, à dire vray, n'est pas de ce modele,
 C'est de fort bonne foy que vous vantez son zele,
 Mais par un faux éclat je vous crois ébloüy.

ORGON.

Monsieur mon cher Beaufrere, avez-vous tout dit?

CLEANTE.

Oüy.

ORGON.

Je suis vostre valet.

*Il veut s'en
 aller.*

CLEANTE.

De grace, un mot, mon Frere,
 Laissons-là ce discours. Vous sçavez que Valere,
 Pour estre vostre Gendre, a parole de vous.

ORGON.

Ouy.

CLEANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vray.

CLEANTE.

Pourquoy donc en diferer la feste?

O R.

ORGON.

Je ne sçais.

CLEANTE.

Auriez-vous autre pensée en teste ?

ORGON.

Peut-estre.

CLEANTE.

Vous voulez manquer à vostre foy ?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLEANTE.

Nul obstacle, je croy,

Ne vous peut empescher d'accomplir vos promes-

ORGON.

(Yes.

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de finesse ?

Valere, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le Ciel en soit Loué.

CLEANTE.

Mais que luy reporter ?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il est necessaire

De sçavoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?

ORGON.

De faire

Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.

Valere a vostre foy. La tiendrez-vous, ou non ?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE.

Pour son amour, je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.*Fin du Premier Acte.*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

MARIANE.

MARIANE.

Mon Pere.

ORGON.

Approchez. J'ay dequoy

Vous parler en secret.

MARIANE.

Que cherchez-vous ?

ORGON.

Il regarde dans un petit Cabinet.

Je voy

Si quelqu'un n'est point là, qui pourroit nous entendre ;

Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
 Or-fus, nous voila bien. J'ay, Mariane, en vous,
 Reconnu, de tout temps, un esprit assez dous ;
 Et de tout temps aussi vous m'avez esté chere.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de Pere.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma Fille; & pour le meriter,
 Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe nostre Hoste ?

MARIANE.

Qui, moy ?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondez.

MARIANE.

Helas! j'en diray, moy, tout ce que vous voudrez.

OR-

ORGON.

C'est parler fagement. Dites-moy donc, ma Fille,
 Qu'en toute sa Personne un haut mérite brille,
 Qu'il touche vostre cœur, & qu'il vous seroit dous
 De le voir, par mon chois, devenir vostre Epous.
 Eh? *Mariane se recule avec surprise.*

MARIANE.

Eh?

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANE,

Plait-il?

ORGON.

Quoy?

MARIANE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon Pere, que je dise,
 Qui me touche le cœur, & qu'il me seroit dous
 De voir, par vostre chois, devenir mon Epous?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon Pere, je vous jure :
 Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une verité ;
 Et c'est assez pour vous, que je l'aye arresté.

MARIANE.

Quoy! vous voulez, mon Pere....

ORGON.

Ouy, je prétens, ma Fille,
 Unir, par vostre hymen, Tartuffe à ma Famille.
 Il sera vostre Epous, j'ay résolu cela ;
 Et comme sur vos vœux je....

SCE-

SCENE II.

DORINE, ORGON, MARIANE.

ORGON.

Que faites-vous là ?
La curiosité qui vous presse, est bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE.

Vrayment, je ne sçay pas si c'est un bruit qui part.
De quelque conjecture, ou d'un coup de hazard ;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ay traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoy donc, la chose est-elle incroyable ?

DORINE.

A tel point,
Que vous-mesme, Monsieur, je ne vous en croy
point.

ORGON.

Je sçay bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Ouy, ouy, vous nous contez une plai^{ante} Histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chançons.

ORGON.

Ce que je dis, ma Fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monsieur vostre Pere,
Il raille.

ORGON.

Je vous dy....

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

O R-

ORGON.

A la fin, mon courroux....

DORINE.

Hé bien on vous croit donc, & c'est tant pie pour vous.

Quoy ! se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'Homme sage,

Et cette large barbe au milieu du visage,

Vous soyez assez fou pour vouloir....

ORGON.

Ecoutez.

Vous avez pris ceans certaines privautez

Qui ne me plaisent point ; je vous le dis, Mamie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.

Vous moquez-vous des Gens, d'avoir fait ce complot ?

Vostre Fille n'est point l'affaire d'un Bigot.

Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense ;

Et puis, que vous apporte une telle alliance ?

A quel sujet aller, avec tout vostre bien,

Choisir un Gendre gueux....

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,

Sçachez que c'est par là, qu'il faut qu'on le révere.

Sa misere est sans doute une honneste misere.

Au dessus des grandeurs elle doit l'élever,

Puis qu'enfin de son bien il s'est laissé priver

Par son trop peu de soin des choses temporelles,

Et sa puissante attache aux choses éternelles.

Mais mon secours pourra luy donner les moyens

De sortir d'embaras, & rentrer dans ses biens.

Ce sont Fiefs qu'à bon titre au Pais on renomme ;

Et tel que l'on le voit, il est bien Gentilhomme.

DORINE.

Ouy, c'est luy qui le dit ; & cette vanité,

Monsieur, ne sied pas bien avec la Pieté.

Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,

Ne doit point tant prôner son nom, & sa naissance;

Et

Et l'humble procédé de la Devotion,
 Souffre mal les éclats de cette ambition.
 A quoy bon cet orgueil... Mais ce discours vous
 blesse,
 Parlons de sa Personne, & laissons sa Noblesse.
 Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennuy,
 D'une Fille comme elle, un Homme comme luy ?
 Et ne devez-vous pas songer aux bienseances,
 Et de cette union prévoir les conséquences ?
 Sçachez que d'une Fille on risque la vertu,
 Lors que dans son hymen son goust est combattu ;
 Que le dessein d'y viure en honneste Personne,
 Dépend des qualitez du Mary qu'on luy donne ;
 Et que ceux dont par tout on montre au doigt le
 front,
 Font leurs Femmes souvent, ce qu'on voit qu'el-
 les font.

Il est bien difficile enfin d'estre fidelle
 A de certains Maris faits d'un certain modele ;
 Et qui donne à sa Fille un Homme qu'elle hait,
 Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
 Songez à quels périls vostre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux, de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma Fille, à ces chansons ;
 Je sçay ce qu'il vous faut, & je suis vostre Pere.
 Javois donné pour vous ma parole à Valere ;
 Mais outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
 Je le soupçonne encor d'estre un peu libertin ;
 Je ne remarque point qu'il hante les Eglises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
 Comme ceux qui n'y vont que pour estre aperçeus ?

ORGON.

Je ne demande pas vostre avis là-dessus.
 Enfin, avec le Ciel, l'autre est le mieux du monde,

Et

Et c'est une richesse a nulle autre seconde.
 Cet hymen, de tous biens, comblera vos desirs.
 Il fera tout confit en douceurs, & plaisirs.
 Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidelles,
 Comme deux vrais Enfans, comme deux Tourte-
 relles.
 A nul fâcheux debat jamais vous n'en viendrez,
 Et vous ferez de luy tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un Sot, je vous assure.

ORGON.

Ouais, quels discours!

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolûre,
 Et que son ascendant, Monsieur, l'emportera
 Sur toute la vertu que vostre Fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, & songez à vous taire,
 Sans mettre vostre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monsieur que pour vostre interest.
*Elle l'interrompt toujours au moment qu'il
 se retourne pour parler à sa Fille.*

ORGON.

C'est prendre trop de soin; taisez-vous, s'il vous
 plaist.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit....

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

(mesme.

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous.

ORGON.

Ah!

DORINE.

Vostre honneur m'est cher, & je ne puis souffrir
 Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous of-
 frir.

B

OR-

ORGON.

Vous ne vous taisez point ?

DORINE.

C'est une conscience,
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, Serpent, dont les traits effrontez....

DORINE.

Ah ! vous estes Devot, & vous vous emportez ?

ORGON.

Oüy, ma bile s'échaufe à toutes ces fadaïses,
Et, tout résolument, je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins
A ne m'en point parler, ou.... Suffit.* Comme sage,
J'ay pesé mûrement toutes choses. * *Se retour-*
nant vers sa Fille.

DORINE.

De ne pouvoir parler. *J'enrage,
Elle se tait lors qu'il
tu ne la teste.*

ORGON.

Sans estre Damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte....

DORINE.

Ouy, c'est un beau museau.

ORGON.

Que quand tu n'aurois mesme aucune simparchie
Pour tous les autres dons.... *Il se retourne devant
elle, & la regarde les bras croisez.*

DORINE.

La voila bien lotie.
Si j'estois en sa place, un Homme assurément
Ne m'épouserait pas de force, impunément;
Et je luy ferois voir bientôt, apres la feste,
Qu'une Femme a toujours une vangeance preste.

O R.

ORGON.

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas ?

DORINE.

Dequoy vous plaignez-vous ? je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc ?

DORINE.

Je me parle à moy-mesme

ORGON.

Fort bien. Pour chastier son insolence extrême,
Il faut que je luy donne un revers de ma main.

*Il se met en posture de luy donner un soufflet ;
& Dorine à chaque coup d'œil qu'il jette, se
tient droite sans parler.*

Ma Fille, vous devez approuver mon dessein....
Croire que le Mary.... que j'ay sçeu vous élire....
Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ay rien à me dire.

ORGON.

Encor un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaist pas, moy.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sotte, ma foy.

ORGON.

Enfin, ma Fille, il faut payer d'obeissance,
Et montrer, pour mon chois, entiere déference.

DORINE *en s'enfuyant.*

Je me mocquerois fort, de prendre un tel Epous.

Il luy veut donner un soufflet, & la manque.

Vous avez-là, ma Fille, une peste avec vous,
Avec qui, sans peché, je ne sçaurois plus vivre.

Je me sens hors d'estat maintenant de poursuivre,
Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air, pour me rassoier un peu.

SCENE III.

DORINE, MARIANE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moy, la parole ?
Et faut-il qu'en cecy je fasse vostre rôle ?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé !

MARIANE.

Contre un Pere absolu, que veux-tu que je fasse ?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoy ?

DORINE.

Luy dire qu'un cœur n'aime point par autruy ;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour luy :
Qu'estant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à luy, que le Mary doit plaire ;
Et que si son Tartuffe est pour luy si charmant,
Il le peut épouser, sans nul empeschement.

MARIANE.

Un Pere, je l'avouë, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ay jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valere a-t-il pour vous des pas ;
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ?

MARIANE.

Ah ! qu'envers mon amour, ton injustice est grande,
Dorine ! Me do s tu faire cette demande ?

T'ay-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur ?
Et sçais-tu pas, pour luy, jusqu'où va mon ardeur ?

DORINE.

Que sçay-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet Amant vous touche ?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,

Et

Et mes vrais sentimens ont sçeu trop éclater.

DORINE.

Enfin vous l'aimez donc ?

MARIANE.

Ouy, d'une ardeur extrême.

DORINE.

E. selon l'apparence, il vous aime de mesme ?

MARIANE.

Je le croy.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariez ensemble ?

MARIANE.

Affurément.

DORINE.

Sur cette autre union, qu'elle est donc vostre at-

MARIANE.

(tente ?

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE

Fort bien. C'est un recours où je ne songeois pas ;
Vous n'avez qu'à mourir, pour sortir d'embaras,
Le remede sans doute est merueilleux. J'enrage,
Lors que j'entens tenir ces fortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu, de quelle humeur, Dorine, tu te rens !
Tu ne compatis point aux déplaisirs des Gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des sornettes,
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu ? si j'ay de la timidité.

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en garde-je pas pour les feux de Valere ?
Et n'est-ce pas à luy de m'obtenir d'un Pere ?

DORINE.

Mais quoy ! si vostre Pere est un Bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entierement coiffé,

Et manque à l'union qu'il avoit arrestée,
La faute à vostre Amant doit-elle estre imputée ?

M A R I A N E.

Mais par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Fera-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris ?
Sortiray-je pour luy, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du Sexe, & du devoir de Fille ?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalez....

D O R I N E.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Estre à Monsieur Tartuffe ; & j'aurois, quand j'y
pense,

Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux ?
Le Party, de soy-mesme, est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe ! Oh, oh, n'est-ce rien qu'on
propose ?

Certes, Monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un Homme, non, qui se mouche du pié,
Et ce n'est pas peu d'heur, que d'estre sa Moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne,
Il est Noble chez luy, bien fait de sa Personne,
Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleury ;
Vous vivrez trop contente avec un tel Mary.

M A R I A N E.

Mon Dieu....

D O R I N E.

Quelle allegresse aurez-vous dans vostre ame,
Quand d'un Epous si beau vous vous verrez la
Femme !

M A R I A N E.

Ha, cesse, je te prie, un semblable discours,
Et contre cet hymen ouvre-moy du secours.
C'en est fait, je me rends, & suis presté à tout faire.

D O R I N E.

Non, il faut qu'une Fille obeisse à son Pere,
Voulut-il luy donner un Singe pour Epous.
Vostre sort est fort beau, dequoy vous plaignez-
vous ?

Vous

Vous irez par le Coche en sa petite Ville,
 Qu'en Oncles, & Cousins, vous trouverez fertile;
 Et vous vous plairez fort à les entretenir!
 D'abord chez le beau Monde on vous fera venir,
 Vous irez visiter, pour vostre bien venuë,
 Madame la Baillive, & Madame l'Eleuë,
 Qui d'un Siege-pliant vous feront honorer.
 Là, dans le Carnaval, vous pourrez esperer
 Le Bal, & la Grand'Bande, à sçavoir, deux Mu-
 fettes,
 Et, par-fois, Fagotin, & les Marionettes.
 Si pourtant vostre Epous....

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir.
 De tes conseils, plutôt, songe à me secourir.

DORINE.

Je suis vostre Servante.

MARIANE.

Eh, Dorine, de grace....

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre Fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux declarez....

DORINE.

Point, Tartuffe est vostre Homme, & vous en tâ-
 terez.

MARIANE.

Tu sçais qu'à toy toujours je me suis confiée.
 Fay-moy....

DORINE.

Non; vous serez, ma foy, Tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien, puis que mon sort ne sçauroit t'émou-
 voir,

Laisse-moy deormais toute à mon desespoir.

C'est de luy que mon cœur empruntera de l'aide,
Et je sçais, de mes maux, l'iufaillible remede. *Elle*

DORINE. *veut s'en aller.*

Hé! là, là, reuenez; je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, auoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point, on peut adroitement
Empescher... mais voicy Valere vostre Amant.

SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE

ON vient de debiter, Madame, une nouvelle,
Que je ne sçauois pas, & qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoy?

VALERE

Que vous épouzez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain

Que mon Pere s'est mis en teste ce dessein.

VALERE.

Vostre Pere, Madame...

MARIANE.

A changé de visée.

La chose vient par luy de m'estre proposée.

VALERE.

Quoy, serieusement?

MARIANE.

Ouy, serieusement;

Il s'est, pour cet hymen, déclaré hautement.

V A-

VALERE

Et quel est le deſſein où voſtre ame ſ'arreſte,
Madame ?

MARIANE.

Je ne ſçay.

VALERE.

La répoſe eſt honneſte.

Vous ne ſçavez ?

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non ?

MARIANE.

Que me conſeillez-vous.

VALERE.

Je vous conſeille, moy, de prendre cet Epouſ.

MARIANE.

Vous me le conſeillez ?

VALERE.

Oùy.

MARIANE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.

Le choiſ eſt glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'eſt un conſeil, Monsieur, que je re-
çoÿ.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand peine à le ſuiure, je croy.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a ſouffert voſtre ame.

VALERE.

Moy, je vous l'ay donné pour vous plaire, Mada-
me.

MARIANE.

Et moy, je le ſuiuray, pour vous faire plaiſir.

DORINE.

Voyons ce qui pourra de ceÿ reuſſir.

VALERE.

C'est donc ainsi qu'on aime ? & c'estoit tromperie,
Quand vous

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit tout franc, que je dois accepter
Celuy que, pour Epous, on me veut presenter :
Et je declare, moy, que je prétens le faire,
Puis que vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALERE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions ;
Et vous vous faisissez d'un prétexte frivole,
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vray, c'est bien dit.

VALERE.

Sans doute, & vostre cœur
N'a jamais eu pour moy de veritable ardeur.
Helas ! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALERE.

Ouy, ouy, permis à moy ; mais mon ame offensée
Vous préviendra, peut-estre, en un pareil dessein ;
Et je sçais où porter, & mes vœux, & ma main.

MARIANE.

Ah ! je n'en doute point ; & les ardeurs qu'excite
Le mérite....

VALERE.

Mon Dieu, laissons-là le mérite ;
l'en ay fort peu, sans doute, & vous en faites foy :
Mais j'espere aux bontez qu'une autre aura pour
moy ;
Et j'en sçay de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à reparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande, & de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement.

VALERE.

I'y feray mon possible, & vous le pouvez croire.

Un cœur qui nous oublie, engage nostre gloire.
 Il faut à l'oublier, mettre aussi tous nos soins.
 Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au
 moins ;

Et cette lâcheté jamais ne le pardonne,
 De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

M A R I A N E.

Ce sentiment, sans doute, est noble, & relevé.

V A L E R E.

Fort bien, & d'un chacun il doit estre approuvé.
 Hé quoy ! vous voudriez qu'à jamais, dans mon
 ame,

Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flame ?
 Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
 Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez
 pas ?

M A R I A N E.

Au contraire, pour moy, c'est ce que je souhaite ;
 Et je voudrois déjà que la chose fut faite.

V A L E R E.

Vous le voudriez ?

M A R I A N E.

Oüy.

V A L E R E.

C'est assez m'insulter,
 Madame, & de ce pas je vais vous contenter.

Il fait un pas pour s'en aller, & revient tou-
jours.

M A R I A N E.

Fort bien.

V A L E R E.

Souvenez-vous au moins, que c'est vous-mesme
 Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

M A R I A N E.

Oüy

V A L E R E.

Et que le dessein que mon ame conçoit,
 N'est rien qu'à vostre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALERE.
Suffit; vous allez estre à point-nommé servié.

MARIANE.
Tant-mieux.

VALERE.
Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.
A la bonne heure.

VALERE.
Euh? *Il s'en va & lors qu'il est vers
la porte, il se retourne.*

MARIANE.
Quoy?

VALERE.
Nem'appelez-vous pas?

MARIANE.
Moy! vous refvez.

VALERE.
Hé bien, je poursuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

MARIANE.
Adieu, Monsieur.

DORINE.
Pour moy, je pense
Que vous perdez l'esprit, par cette extravagance;
Et je vous ay laissé tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Hola, Seigneur Valere.

*Elle va l'arrester par le bras, & luy fait
mine de grande resistance.*

VALERE.
Hé, que veux-tu, Dorine?

DORINE.
Venezicy.

VALERE.
Non, non, le dépit me domine.

Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrestez.

VALERE.

Non, vois-tu, c'est un poinct résolu.

DORINE.

Ah.

MARIANE.

Il souffre à me voir, ma présence le chasse ;
Et je feray bien mieux, de luy quitter la place.

DORINE.

Elle quitte Valere, & court à Mariane.

A l'autre. Où courez-vous ?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

VALERE.

Je voy bien que ma veüe est pour elle un suplice ;
Et sans doute, il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE.

Elle quitte Mariane, & court à Valere.

Encor ? Diantre soit fait de vous, si je le veux.

Cessez ce badinage, & venez-ça tous deux.

Elle les tire l'un & l'autre.

VALERE.

Mais quel est ton dessein ?

MARIANE.

Qu'est-ce que tu veux faire ?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, & vous tirer d'affaire.

Estes-vous fou, d'avoir un pareil démeslé ?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

DORINE.

Estes-vous folle, vous, de vous estre emportée ?

MA.

MARIANE.

N'as-tu pas veu la chose, & comme il m'a traitée?

DORINE.

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin,
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.Il n'aime que vous seule, & n'a point d'autre envie
Que d'estre vostre Epous; j'en répons sur ma vie.

MARIANE.

Pourquoy donc me donner un semblable conseil?

VALERE.

Pourquoy m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous estes fous tous deux. Cà, la main l'un. &
l'autre.

Allons, vous.

VALERE.

En donnant sa main à Dorine.

A quoy bon ma main?

DORINE.

Ah! cà, la vostre.

MARIANE.

En donnant aussi sa main.

Dequoy sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu, viste, avancez.

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pen-
sez.

VALERE.

Mais ne faites donc point les choses avec peine,
Et regardez un peu les Gens sans nulle haine.*Mariane tournel'œil sur Valere,**& fait un petit scûris.*

DORINE.

A vous dite le vray, les Amans sont bien fous!

VALERE.

Ho- cà, n'ay-je pas lieu de me plaindre de vous?

Et pour n'en point mentir, n'estes-vous pas mé-
chante,

De vous plaire à me dire une chose affligeante ?

M A R I A N E.

Mais vous, n'estes-vous pas l'Homme le plus ingrât....

D O R I N E.

Pour une autre saison, laissons tout ce debat,
Et songeons à parer ce fâcheux Mariage.

M A R I A N E.

Dy-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

D O R I N E.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
Vostre Pere se mocque, & ce sont des chansons.
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance,

D'un doux consentement vous prestiez l'aparence,
Afin qu'en cas d'alarme, il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.

En attrapant du temps, à tout on remédie.
Tantost vous payerez de quelque maladie,
Qui viendra tout à coup, & voudra des delais.

Tantost vous payerez de présages mauvais ;
Vous aurez fait d'un Mort la rencontre facheuse,
Cassé quelque Miroir, ou songé d'eau bourbeuse,
Enfin le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à luy,
On ne vous peut lier, que vous ne disiez oüy.

Mais pour mieux reüssir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.

à Valere. Sortez, & sans tarder, employez vos Amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.

Nous allons réveiller les efforts de son Frere,
Et dans nostre Party jeter la Belle-Mere.

Adieu.

V A L E R E à Mariane.

Quelques efforts que nous preparions tous,
Ma plus grande esperance, à vray dire, est en vous.

M A R I A N E à Valere.

Je ne vous répons pas des volontez d'un Pere ;

Mais

Mais je ne feray point à d'autre qu'à Valere.

VALERE.

Que vous me comblez d'aïse! & quoy que puisse
oser....

DORINE.

Ah! jamais les Amans ne sont las de jafer.
Sortez, vous dy-je.

Il fait un pas, & revient.

VALERE.

Enfin....

DORINE.

Quel caquet est le vostre?
Tirez de cette part; & vous, tirez de l'autre.

Les poussant chacun par l'épaule.

Fin du Second Acte.

ACTE

ACTE III.
SCENE PREMIERE.
DAMIS, DORINE.

DAMIS.



U E la Foudre, sur l'heure, acheue
mes destins;

Qu'on me traite par tout, du plus
grand des Faquins,

S'il est aucun respect, ny pouuoir.
qui m'arreste,

Et si je ne fais pas quelque coup de ma teste.

DORINE.

De grace, moderez un tel emportement,

Vostre Pere n'a fait qu'en parler simplement :

On n'execute pas tout ce qui se propose ;

Et le chemin est long, du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce Fat j'arreste les complots,

Et qu'à l'oreille, un peu, je luy dise deux mots.

DORINE.

Ha, tout doux ; enuers luy, comme envers vostre
Pere,

Laissez agir les soins de vostre Belle-Mere.

Sur l'esprit de Tartuffe, elle a quelque credit ;

Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,

Et pourroit bien auoir douceur de cœur pour elle.

Plût à Dieu qu'il fut vray ! la chose seroit belle.

Enfin vostre interest l'oblige à le mander ;

Sur l'hymen qui vous trouble, elle veut le fonder,

Sçauoir ses sentimens, & luy faire connoistre

Quels fâcheux démeslez il pourra faire naistre ;

S'il faut qu'à ce dessein il preste quelque espoir.

Son Valet dit qu'il prie, & je n'ay pû le voir :

Mais ce Valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.

Sor-

Sortez donc, je vous prie, & me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis estre present à tout cet entretien!

DORINE.

Point, il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne luy diray rien.

DORINE.

Vous vous mocquez ; on sçait vos transports ordinaires,

Et c'est le vray moyen de gaster les affaires.

Sortez.

DAMIS.

Non, je veux voir, sans me mettre en courious.

DORINE.

Que vous estes fâcheux ! Il vient, retirez-vous.

SCENE II.

TARTUFFE, LAURENT, DORINE.

TARTUFFE *appercevant Dorine.*

LAurent, serrez ma Haire, avec ma Discipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux Prisonniers,
Des aumosnes que j'ay, partager les deniers.

DORINE.

Que d'affectation, & de forfanterie !

TARTUFFE.

Que voulez-vous ?

DORINE.

Vous dire....

TARTUFFE.

Il tire un mouchoir de sa poche.

Ah! mon Dieu, je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moy ce mouchoir.

DORINE.

Comment ?

TARTUFFE.

Couvrez ce Sein, que je ne sçaurois voir.
Par de pareils objets les ames sont bleffées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous estes donc bien tendre à la tentation ;
Et la Chair, sur vos sens, fait grande impression ?
Certes, je ne sçay pas quelle chaleur vous monte :
Mais à convoiter, moy, je ne suis point si prompte ;
Et je vous verrois nû du haut jusques en bas,
Que toute vostre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais, sur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moy qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ay seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette Salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Helas! tres volontiers.

DORINE *en soy-mesme.*

Comme il se radoucit !

Ma foy, je suis toujourns pour ce que j'en ay dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt ?

DORINE.

Je l'entens, ce me semble.

Ouy, c'est elle en personne, & je vous laisse en-semble.

S C E.

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'ame, & du corps, vous donne la santé;
Et benisse vos jours autant que le desire
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux :
Mais prenons une Chaise, afin d'estre un peu
mieux. TARTUFFE.

Comment, de vostre mal, vous sentez-vous remise?

ELMIRE.

Fort bien ; & cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grace d'Enhaut :
Mais je n'ay fait au Ciel nulle deuote instance
Qui n'ait eu pour objet vostre convalescence.

ELMIRE.

Vostre zele pour moy s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop cherir vostre chere santé ;
Et pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité Chrestienne ;
Et je vous dois beaucoup, pour toutes ces bontez.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous, que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ay voulu vous parler en secret, d'une affaire,
Et suis bien aise, icy, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis rayuy de mesme ; & sans doute il m'est
dous,

Maéame, de me voir, seul à seul, avec vous.

C'est

C'est une occasion qu'au Ciel j'ay demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moy, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout vostre cœur s'ouure, & ne me cache rien.

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grace singuliere,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiere;
Et vous faire serment, que les bruits que j'ay faits,
Des visites qu'icy reçoivent vos attraits,
Ne sont pas, enuers vous, l'effet d'aucune haine;
Mais plustost d'un transport de zele qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prens bien aussy,

Et croy que mon salut vous donne ce foucy.

TARTUFFE.

Il luy serre les bouts des doigts.

Ouy, Madame, sans doute; & ma ferveur est telle..

ELMIRE.

Ouf, vous me ferrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excé de zele.

De vous faire autre mal, je n'eus jamais dessein,
Et j'aurois bien plustost...

Il luy met la main sur le genou.

ELMIRE.

Que fait là vostre main?

TARTUFFE.

Je taste vostre habit, l'étoffe en est mouëlleuse.

ELMIRE.

Ah! de grace, laissez, je suis fort chatouilleuse.

Elle recule sa Chaise, & Tartuffe raproche la

TARTUFFE.

(sienne.

Mon Dieu, que de ce point l'ouurage est merueilleux!

On travaille aujourd'huy, d'un air miraculeux;
Jamais, en toute chose, on n'a veu si bien faire.

EL-

E L M I R E.

Il est vray. Mais parlons un peu de nostre affaire.
On tient que mon Mary veut dégager sa foy,
Et vous donner sa Fille ; Est-il vray , dites-moy ?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots mais, Madame , à vray
dire,

Ce n'est pas le bonheur apres quoy je soupire ;
Et je vois autre-part les merueilleux attraits
De la felicité qui fait tous mes souhairs.

E L M I R E.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la Terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

E L M I R E.

Pour moy, je croy qu'au Ciel tendent tous vos sou-
pirs,

Et que rien, icy-bas, n'arreste vos desirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux Beutes éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos sens facilement peuvent estre charmez
Des ourages parfaits que le Ciel a formez.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles :
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
Il a sur vostre face épanché des beautez,
Dont les yeux sont surpris, & les cœurs transpor-
tez ;

Et je n'ay pû vous voir, parfaite Creature,
Sans admirer en vous l'Autheur de la Nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des Portraits où luy-mesme il s'est
peint.

D'abord j'appréhenday que cette ardeur secrette
Ne fust du noir Esprit une surprise adroite ;
Et mesme à fuir vos yeux, mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô Beauté toute aimable,
Que cette passion peut n'estre point coupable;

Que

Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
 Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
 Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande,
 Que d'oser, de ce cœur, vous adresser l'offrande;
 Mais j'attens, en mes vœux, tout de vostre bonté,
 Et rien des vains efforts de mon infirmité.
 En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude:
 De vous dépend ma peine, ou ma béatitude;
 Et je vais être enfin, par vostre seul Arrest,
 Heureux, si vous voulez; malheureux, s'il vous
 plaist.

ELMIRE.

La declaration est tout-à-fait galante;
 Mais elle est, à vray dire, un peu bien surprenante.
 Vous deuez, ce me semble, armer mieux vostre
 sein,
 Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
 Un deuot comme vous, & que par tout on nom-
 me...

TARTUFFE.

Ah! pour être Deuot, je n'en suis pas moins Hom-
 me.

Et lors qu'on vient à voir vos celestes appas,
 Un cœur se laisse prendre, & ne raisonne pas.
 Je sçay qu'un tel discours de moy paroist étrange;
 Mais, Madame, apres tout, je ne suis pas un Ange;
 Et si vous condamnés l'aveu que je vous fais,
 Vous deuez vous en prendre à vos charmans at-
 traits.

Dés que j'en vis briller la splendeur plus qu'hu-
 maine,

De mon intérieur vous fûtes souveraine.
 De vos regards diuins, l'ineffable douceur,
 Força la résistance où s'obstinoit mon cœur;
 Elle surmonta tout, jeufnes, prieres, larmes,
 Et tourna tous mes vœux du costé de vos charmes.
 Mes yeux, & mes soupirs, vous l'ont dit mille fois;
 Et pour mieux m'expliquer, j'employe icy la voix.
 Que si vous contemplez, d'une ame un peu benigne,

Les

Les tribulations de vostre Esclave indigne ;
 S'il faut que vos bontez veüillent me consoler ,
 Et jusqu'à mon neant daignent se ravaler ,
 J'auray toujours pour vous, ô suave merueille ,
 Une dévotion à nulle autre pareille.
 Vostre honneur, avec moy, ne court point de ha-
 zard ;
 Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
 Tous ces Galans de Cour, dont les femmes font
 foles,
 Sont bruyans dans leurs faits ; & vains dans leurs
 paroles.
 De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer ;
 Ils n'ont point de faveurs, qu'ils n'aillent divulguer ;
 Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie ,
 Des-honore l'Autel où leur cœur sacrifié :
 Mais les Gens comme nous, brûlent d'un feu dis-
 cret
 Avec qui pour toujours on est seur du secret.
 Le soin que nous prenons de nostre renommée,
 Répond de toute chose à la Personne aimée ;
 Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant nostre
 cœur.
 De l'amour sans scandale, & du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire, & vostre Réthorique,
 En termes assez fors, à mon ame s'explique.
 N'apprehendez vous point, que je ne sois d'hu-
 meur
 A dire à mon Mary cette galante ardeur ?
 Et que le prompt avis d'un amour de la sorte,
 Ne püst bien alterer l'amitié qu'il vous porte ?

TARTUFFE.

Je çay que vous avez trop de benignité.
 Et que vous férez grace à ma temerité ;
 Que vous m'excuserez sur l'humaine foiblesse
 Des violens transports d'un amour qui vous blesse ;
 Et considererez, en regardant vostre air,
 Que l'on n'est pas aveugle, & qu'un Homme est de
 chair.

E I.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon, peut-estre;
 Mais ma discretion se veut faire parestre.
 Je ne rediray point l'affaire à mon Epous;
 Mais je veux en reuanche vne chose de vous.
 C'est de presser tout franc, & sans nulle chicane,
 L'vniion de Valere avecque Mariane;
 De renoncer vous-mesme à l'injuste pouuoir
 Qui veut du bien d'vn autre enrichir vostre espoir;
 Et....

SCENE IV.

DAMIS, ELMIRE, TARTUFFE.

DAMIS *sortant du petit Cabinet,
 où il se estoit retiré.*

Non, Madame, non, cecy doit se répandre.
 J'estois en cet endroit, d'où j'ay pû tout entendre;
 Et la bonté du Ciel m'y semble auoir conduit,
 Pour confondre l'orgueil d'vn Traistre qui me
 nuit;
 Pour m'ouuir vne voye à prendre la vengeance
 De son hypocrisie, & de son insolence;
 A déromper mon Pere, & luy mettre en plein
 jour,
 L'ame d'vn Scelerat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis, il suffit qu'il se rende plus sage,
 Et tâche à meriter la grace où je m'engage.
 Puis que je l'ay promis, ne m'en dédites pas.
 Ce n'est point mon humeur de faire des éclats;
 Vne Femme se rit de sottises pareilles,
 Et jamais d'vn Mary n'en trouble les oreilles.
 Vous auez vos raisons pour en user ainsy;
 Et pour faire autrement, j'ay les miennes ausy.
 Le vouloir épargner, est vne raillerie,
 Et l'insolent orgueil de sa Cagotterie,

N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
 Et que trop excité de desordre chez nous.
 Le Fourbe, trop long-temps, a gouverné mon Pere,
 Et defferuy mes feux avec ceux de Valere.
 Il faut que du Perfide il soit desabusé,
 Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé.
 De cette occasion, je luy suis redevable,
 Et pour la negliger, elle est trop favorable.
 Ce seroit mériter qu'il me la vinst ravir,
 Que de l'avoir en main, & ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis....

DAMIS.

Non, s'il vous plaist, il faut que je me croye.
 Mon ame est maintenant au comble de sa joye;
 Et vos discours en vain prétendent m'obliger
 A quitter le plaisir de me pouvoir vanger.
 Sans aller plus avant, je vais vuider d'affaire;
 Et voicy justement dequoy me satisfaire.

SCENE V.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE,
 ELMIRE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon Pere, vostre abord,
 D'un incident tout frais, qui vous surprendra
 fort.

Vous estes bien payé de toutes vos caresses; (ses.
 Et Monsieur, d'un beau prix, recōnoist vos tendres-
 Son grand zele, pour vous, vient de se declarer.
 Il ne va pas à moins qu'à vous des-honorer,
 Et je l'ay surpris, là, qui faisoit à Madame
 L'injurieux aveu d'une coupable flame.
 Elle est d'une humeur douce, & son cœur trop dis-
 Vouloit, à toute force, en garder le secret: (cret.
 Mais je ne puis flatter une telle impudence,
 Et crois que vous la taire, est vous faire une offēce.

EL

ELMIRE.

Ouy, je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
 On ne doit d'uu *Mary* traverser le repos; (dit,
 Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépen-
 Et qu'il suffit, pour nous, de sçavoir nous defendre.
 Ce sont mes sentimens; & vous n'aurez rien dit,
 Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.

SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

C ORGON.
 E que je viens d'entendre, ô Ciel! est-il cro-
 TARTUFFE. (yable?

Ouy, mon Frere, jé suis un méchant, un coupable,
 Un malheureux Pecheur, tout plein d'iniquité,
 Le plus grand scelerat qui jamais ait esté.
 Chaque instant de ma vie est chargé de souillures,
 Elle n'est qu'un amas de crimes & d'ordures;
 Et je voy que le Ciel, pour ma punition,
 Me veut mortifier en cette occasion.

De quelque grand forfait qu'on me puisse reprēdre
 Je n'ay garde d'avoir l'orgueil de m'en defendre.
 Croyez ce qu'on vous dit, armez vostre courroux,
 Et comme un Criminel, chassez-moy de chez vous.
 Je ne sçaurois avoir tant de honte en partage,
 Que je n'en aye encor mérité davantage.

ORGON à son Fils.

Ah! traistre, oses-tu bien, par cette fausseté,
 Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoy! la seinte douceur de cette ame hypocrite
 Vous fera démentir....

ORGON.

Tay-toy, peste maudite.

TARTUFFE.

Ah! laissez-le parler, vous l'accusez à tort,

Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
 Pourquoi, sur un tel fait, m'estre si favorable ?
 Sçavez-vous, apres tout, dequoy je suis capable ?
 Vous fiez-vous, mon Frere, à mon extérieur ?
 Et pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur
 Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence,
 Et je ne suis rien moins, hélas ! que ce qu'on pense.
 Tout le monde me prend pour un Homme de bien ;
 Mais la vérité pure, est, que je ne vaux rien.

S'adressant à Damis.

Ouy, mon cher Fils, parlez, traitez-moy de perfide,
 D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide.
 Accablez-moy de noms encor plus détestez.
 Je n'y contredis point, je les ay meritez,
 Et j'en veux à genous souffrir l'ignominie,
 Comme une honte deuë aux crimes de ma vie.

à Tartuffe.

ORGON.

Mon Frere, ç'en est trop. Ton cœur ne se rend point,
 Traître.

à son Fils.

DAMIS.

Quoy ! ses discours vous seduiront au point....

ORGON.

Tay-toy, pendart. Mō Frere, eh ! levez-vous, de grace
 Infame
à son Fils.

à Tartuffe.

DAMIS.

Il peut....

ORGON.

Tay-toy.

DAMIS.

l'enrage ! Quoy, je passe....

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te rompray les bras.

TARTUFFE.

Mon Frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
 J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
 Qu'il eut reçu pour moy la moindre égratignûre.

ORGON.

Ingrat.

à son

à son Fils.

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut à deux genoux
Vour demander sa grace....

ORGON. *à Tartuffe.*

Helas! vous mocquez-vous?

Coquin, voy sa bonté.

à son Fils.

DAMIS.

Donc...

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoy, je...

ORGON.

Pais, dis-je.

Je sçay bien quel motif, à l'attaquer, t'oblige.
Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'huy,
Femme, Enfans, & valets, déchaînez contre luy.
On met impudemment toute chose en usage,
Pour oster de chez moy ce devot Personnage:
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir;
Et je vais me hafter de luy donner ma Fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma Famille.

DAMIS.

A recevoir sa main, on pense l'obliger?

ORGON.

(ger,

Oùy, traistre; & dés ce soir, pour vous faire enra-
Ah! je vous brave tous, & vous feray connoistre,
Qu'il faut qu'on m'obeïsse, & que je suis le Maistre.
Allons, qu'on se retracte, & qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds, pour demander pardon.

DAMIS.

Qui, moy? de ce coquin, qui par ses impostures....

ORGON.

Ah! tu resiste, gueux, & luy dis des injures?

Un baston, un baston. *à Tartuffe.* Ne me retenez pas.

à son Fils. Sus, que de ma Maison on sorte de ce
pas,

Et que d'y revenir, on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oùy, je fortiray, mais...

ORGON.

Viste, quittons la place.

Je te priue, pendart, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offencer de la sorte une sainte Personne !
TARTUFFE.

O Ciel! pardonne-luy la douleur qu'il me donne.
à Orgon. Si vous pouviez sçavoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon Frere, on tâche à me noir-

ORGON.

(cir...

Helas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon ame un suplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... l'ay le cœur si ferré,
Que je ne puis parler, & croy que j'en mourray.

ORGON.

*Il court tout en larmes à la Porte par
où il a chassé son Fils.*

Coquin. Je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
Remettez-vous, mon Frere, & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

(bats.

Rompons, rompons le cours de ces facheux de-
Je regarde ceans quels grans troubles j'apporte,
Et croy qu'il est besoin, mon Frere, que j'en forte.

ORGON.

Comment ? Vous mocquez-vous ?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je voy

Qu'on

Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma
O R G O N. (foy.

Qu'importe; Voyez-vous que mon cœur les écoute
T A R T V F F E. (te)

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;
Et ces mesmes rapports, qu'icy vous rejettez,
Peut-estre, une autre fois, seront-ils écoutez.

O R G O N.

Non. mon Frere, jamais.

T A R T V F F E.

Ah! mon Frere, une Femme
Aisément, d'un Mary, peut bien surprendre l'ame.

O R G O N.

Non, non.

T A R T V F F E.

Laissez-moy viste, en m'éloignant d'icy,
Leur oster tout suiet de m'attaquer ainsy.

O R G O N.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

T A R T V F F E.

Hé bien, il faudra douc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez...

O R G O N.

Ah!

T A R T V F F E.

Soit, n'en parlons plus.

Mais je sçay comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, & l'amitié m'engage
A préuenir les bruits, & les sujets d'ombrage.
Je fuiray vostre Epouse, & vous ne me verrez...

O R G O N.

Non, en dépit de tous, vous la frequenterez.
Faire enrager le monde, est ma plus grande joye,
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voye,
Ce n'est pas tout encor; pour les mieux brauer tous.
Je ne veux point auoir d'autre heritier que vous;
Et je vais de ce pas, en fort bonne maniere,
Vous faire de mon bien, donation entiere.
Vn bon & franc Amy, que pour G endre je prens,

M'est bien plus cher que Fils, que Femme, & que
 Parens,

N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre Hōme ! Allons viste en dresser vn Ecrit,
 Et que puisse l'Enuie en crever de dépit.

Fin du Troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, TARTUFFE.

CLEANTE.



Uy, tout le monde en parle, & vous
 m'en pouuez croire.

L'éclat que fait ce bruit, n'est point
 à vostre gloire; (propos,

Et je vous ay trouué, Mōsieur, fort à
 Pour vous en dire net ma pensée en

en deux mots.

Je n'examine point à fond ce qu'on expose,
 Je passe là-dessus, & prens au pis la chose.
 Suposons que Damis n'en ait pas bien usé,
 Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé :
 N'est-il pas d'un Chrestien, de pardonner l'offence,
 Et d'éteindre en son cœur tout desir de vengeance?
 Et deuez-vous souffrir, pour vostre démeslé,
 Que du Logis d'un Pere, vn Fils soit exilé ?
 Je vous le dis encor, & parle avec franchise ;
 Il n'est petit, ny grand, qui ne s'en scandalise,
 Et si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
 Et ne pousserez point les affaires à bout.
 Sacrifiez à Dieu toute vostre colere,
 Et remettez le Fils en grace avec le Pere.

TAR-

TARTUFFE.

Helas! je le voudrois, quant à moy, de bon cœur;
 Je ne garde pour luy, Monsieur, aucune aigreur,
 Je luy pardonne tout, de rien je ne le blâme,
 Et voudrois le seruir du meilleur de mon ame:
 Mais l'interest du Ciel n'y sçauroit consentir;
 Et s'il rentre ceans, c'est à moy d'en sortir.

Après son action qui n'eut jamais d'égale,
 Le commerce, entre nous, porteroit du scandale:
 Dieu sçait ce que d'abord tout le mōde en croiroit;
 A pure politique, on me l'imputeroit;
 Et l'on diroit par tout, que me sentant coupable,
 Je feins, pour qui m'accuse, vn zele charitable;
 Que mon cœur l'aprehende, & veut le ménager,
 Pour le pouuoir, sous-main, au silence engager.

CLEANTE. Vous nous payez icy d'excuses colorées,
 Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées
 Des interests du Ciel. pourquoy vous chargez-vous
 Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous?
 Laissez-luy, laissez-luy le soin de ses vangeances,
 Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offences;
 Et ne regardez point aux jugemens humains,
 Quand vous suiuez du Ciel les ordres souuerains.
 Quoy! le foible interest de ce qu'on pourra croire,
 D'vne bonne action, empeschera la gloire?
 Non, non, faisons toûjours ce que le Ciel prescrit,
 Et d'aucun autre soin ne nous broüillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ay déjà dit que mon cœur luy pardonne,
 Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne:
 Mais après le scandale, & l'affront d'aujourd'huy,
 Le Ciel n'ordonne pas que je viue avec luy.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouuir l'oreille
 A ce qu'un pur caprice à son Pere conseille?
 Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
 Où le droict vous oblige à ne pretendre rien.

TARTUFFE.

Ceux qui me connoistront, n'auront pas la pensée

Que ce soit un effet d'une ame interessée. (pas,
 Tous les biens de ce monde ont pour moy peu d'a-
 De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas ;
 Et si je me résous à recevoir du Pere
 Cette donation qu'il a, voulu me faire,
 Ce n'est à dire vray, que parce que je craius
 Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains ;
 Qu'il ne trouve des Gens, qui l'ayant en partage,
 En fassent, dans le Monde, un criminel usage ;
 Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ay dessein,
 Pour la gloire du Ciel, & le bien du Prochain.

CLEANTE.

Eh, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
 Qui d'un juste heritier peuvent causer les plaintes.
 Souffrez, sans vous vouloir embarasser de rien,
 Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien ;
 Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mesuse,
 Que si de l'en frustrer, il faut qu'on vous accuse.
 J'admire seulement que, sans confusion,
 vous en ayez souffert la proposition :
 Car enfin, le vray zele a-t-il quelque maxime
 Qui montre à dépouiller l'heritier legitime ?
 Et s'il faut que le Ciel dans vostre cœur ait mis
 Un invincible obstacle à vivre avec Damis.
 Ne vaudroit-il pas mieux, qu'en Personne discrète,
 Vous fissiez de ceans une honneste retraite,
 Que de souffrir ainsi, contre toute raison.
 Qu'on en chasse, pour vous, le Fils de la Maison ?
 Croyez-moy, c'est donner de vostre prud'homnie,
 Monsieur....

TARTUFFE.

Il est, monsieur, trois heures & demie ;
 Certain devoir pieux me demande là-haut,
 Et vous m'excuserez, de vous quitter si-tost.

CLEANTE.

Ah!

SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, DORINE,
CLEANTE.

DORINE.
DE grace, avec nous, employez-vous pour elle.
Monsieur, son ame souffre une douleur mortelle;
Et l'accord que son Pere a conclu pour ce soir,
La fait, à tous momens, entrer en desespoir.
Il va venir; joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler de force, ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublez.

SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE,
CLEANTE, DORINE.

ORGON.
HA, je me réjouis de vous voir assemblez.
à Mariane.
Je porte, en ce Contract, dequoy vous faire rire,
Et vous sçavez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE *à genous.*
Mon Pere, au nom du Ciel, qui cōnoist ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir vostre cœur,
Relâchez-vous un peu des droicts de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obeissance.
Ne me reduisez point, par cette dure Loy,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doÿ:
Et cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon Pere, infortunée.
Si contre un dous espoir que j'avois pû former,
Vous me defendez d'estre à ce que j'ose aimer;
Au moins, par vos bontez, qu'à vos genous j'im-
ploie,
Sauvez-moy du tourment d'estre à ce que j'abhore;

Et ne me portez point à quelque desespoir,
En vous servant, sur moy, de tout vostre pouvoir.

ORGON *se sentant attendrir.* (maine.
Allons, ferme, mon cœur, point de foiblesse hu-

MARIANE.

Vos tendresses pour luy, ne me font point de peine,
Faites-les éclater, donnez-luy vostre bien;
Et si ce n'est assez, joignez-y tout le mien,
T'y consens de bon cœur, & je vous l'abandonne:
Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne,
Et souffrez qu'un Convent, dans les austeritez,
Use les tristes jours que le Ciel m'a contez.

ORGON.

Ah! voila justement de mes Religieuses,
Lors qu'un Pere combat leurs flames amoureuses.
Debout. Plus vostre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous, matiere à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce Mariage,
Et ne me rompez pas la teste davantage.

DORINE.

Mais quoy....

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à vostre écot,
Je vous défens, tout net, d'oser dire un seul mot.

CLEANTE.

(de....
Si par quelque conseil, vous souffrez qu'on répon-

ORGON.

(de,
Mon Frere, vos conseils sont les meilleurs du monde.
Ils sont bien raisonnez, & j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE *à son Mary.*

A voir ce que je voy, je ne sçay plus que dire,
Et vostre aveuglement fait que je vous admire.
C'est estre bien coiffé, bien prévenu de luy,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'huy.

ORGON.

Je suis vostre Valet, & crois les apparences.
Pour mon fripon de Fils, je sçay vos complaisances,
Et vous avez eu peur de le desavouer.

Du trait qu'à ce pauvre Homme il a voulu joûer.
 Vous estiez trop tranquile enfin, pour estre creuë,
 Et vous auriez paru d'autre maniere émeuë.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport,
 Il faut que nostre honneur se gendarme si fort ?
 Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
 Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche ?
 Pour moy, de tels propos, je me ris simplement,
 Et l'éclat, là-dessus, ne me plaist nullement.
 J'aime qu'avec douceur nous nous môtrions sages,
 Et ne suis point, du tout, pour ces Prudes sauvages,
 Dont l'honneur est armé de griffes, & de dents,
 Et veut, au moindre mot, dévisager les Gens.
 Me preserve le Ciel d'une telle sagesse !
 Je veux une Vertu qui ne soit point diableffe,
 Et croy que d'un refus, la discrete froideur,
 N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin je sçay l'affaire, & ne prens point le change.

ELMIRE.

J'admire, encor un coup, cette foiblesse étrange.
 Mais que me répondroit vostre incredulité,
 Si je vous faisois voir qu'on vous dit verité ?

ORGON.

Voir ?

ELMIRE.

Ouy.

ORGON.

Chançons.

ELMIRE,

Mais quoy ! si je trouvois maniere
 De vous le faire voir avec pleine lumiere ?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel Homme ! Au moins répondez-moy.
 Je ne vous parle pas de nous adjoûter foy :
 Mais suposons icy, que d'un lieu qu'on peut pren-
 dre,

On

On vous fist clairement tout voir, & tout entendre
Que diriez-vous alors de vostre Homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que.... Je ne dirois rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long temps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que par plaisir, & sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit, je vous fasse témoin.

ORGON.

(dresse
Soit, je vous prens au mot. Nous verrons vostre a-
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE.

Faites-le moy venir.

DORINE.

Son esprit est rusé,
Et peut-estre, à surprendre, il sera malaisé.

ELMIRE.

Non, on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour propre, engage à se tromper loy-mesme.
Faites-le moy descendre; & vous, retirez-vous.

Parant à Cleante, & à Mariane.

SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette Table, & vous mettez deffous.

ORGON.

Comment?

ELMIRE.

Vous bien cacher, est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoy sous cette Table?

ELMIRE.

Ah! mon Dieu, laissez faire,
J'ay-mon dessein en teste. & vous en jugerez.

Met-

Mettez-vous là, vous dis-je; & quand vous y ferez,
Gardez qu'on ne vous voye, & qu'on ne vous en-

ORGON.

(tende.

Je confesse qu'icy ma complaisance est grande;
Mais de vostre entreprise, il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je croy. rien à me repartir.

à son Mary qui est sous la Table.

Au moins, je vais toucher une étrange matiere,
Ne vous scandalisez en aucune maniere.

Quoy que je puisse dire, il doit m'estre permis,
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ay promis.

Je vais par des douceurs, puis que j'y suis reduite,

Faire poser le masque à cette ame hypocrite,

Flater, de son amour, les desirs effrontez,

Et donner un champ libre à ses temeritez. (dre,

Cōme c'est pour vous seul, & pour mieux le confō.

Que mon ame à ses vœux va feindre de répondre,

L'auray lieu de cesser dès que vous vous rendrez,

Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.

C'est à vous d'arrester son ardeur insensée,

Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée;

D'épargner vostre Femme, & de ne m'exposer

Qu'à ce qu'il vous faudra pour uous desabuser.

Ce sont vos interests, vous en ferez le maistre,

Et... L'on vient, tenez-vous, & gardez de paraistre.

SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

O N m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler

ELMIRE.

Ouy, l'on a des secrets à vous y réveler:

Mais tirez cette Porte avant qu'on vous les dise,

Et regardez par tout, de crainte de surprise:

Une affaire pareille à celle de tantost,

N'est pas assurément icy ce qu'il nous faut.

Jamais il ne s'est veu de sur prise de mesme.
 Damis m'a fait, pour vous, vne frayeur extrême,
 Et vous auez bien veu que j'ay fait mes efforts
 Pour rompre son dessein, & calmer ses transports.
 Mon trouble, il est bien vray, m'a si fort possedée,
 Que de le démentir je n'ay point eu l'idée :
 Mais par là, grace au Ciel, tout a bien mieux esté,
 Et les choses en sont dans plus de seureté,
 L'estime où l'on vous tient, a dissipé l'orage,
 Et mon Mary, de vous, ne peut prendre d'ombrage,
 Pour mieux brauer l'éclat des mauuais jugemens,
 Il veut que nous soyons ensemble à tous momens;
 Et c'est par où je puis, sans peur d'estre blâmée,
 Me trouuer icy seule avec vous enfermée,
 Et ce qui m'authorise à vous ouurir vn cœur
 Vn peu trop prompt, peut-estre, à souffrir vostre

TARTUFFE. (ardeur.

Ce langage, à comprendre, est assez difficile,
 Madame, & vous parliez tantost d'un autre stile.

ELMIRE.

Ah! si d'un tel refus vous estes en courroux,
 Que le cœur d'une Femme est mal connu de vous!
 Et que vous sçavez peu ce qu'il veut faire entendre,
 Lors que si foiblement on le voit se defendre!
 Toujours nostre pudeur combat, dans ces momens,
 Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.
 Quelq; raison qu'on trouue à l'amour qui nous dote,
 On trouue à l'auoüer, toujours vn peu de honte;
 On s'en defend d'abord; mais de l'air qu'on s'y prèd,
 On fait connoistre assez que nostre cœur se rend;
 Qu'à nos vœux, par hōneur, nostre bouche s'opose,
 Et que de tels refus promettent toute chose.
 C'est vous faire, sans doute, vn assez libre auen,
 Et sur nostre pudeur me ménager bien peu :
 Mais puis que la parole enfin en est lâchée,
 A retenir Damis, me serois-je attachée?
 Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,
 Ecouté tout au long l'offre de vostre cœur?
 Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a veu faire,

Si l'offre de ce cœur n'eust eu dequoy me plaire ?
 Et lors que j'ay voulu moy-mesme vous forcer
 A refuser l'hymen qu'on venoit d'anoncer, (dre,
 Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire enten-
 Que l'intérest qu'en vous on s'auise de prendre,
 Et l'énuy qu'on auroit que ce nœud qu'on résout,
 Vinst partager du moins vn cœur que l'õ veut tout ?

TARTUFFE.

C'est sans doute, Madame, vne douceur extrême,
 Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'õ aime;
 Leur miel, dans tous mes sens, fait couler à longs
 Vne suauité qu'on ne gousta jamais. (traits
 Le bonheur de vous plaire, est ma supreme étude,
 Et mon cœur, de vos vœux, fait sa beatitude ;
 Mais ce cœur vous demande icy la liberté,
 D'oser douter vn peu de sa félicité.

Je puis croire ces mots vn artifice honneste,
 Pour m'obliger à rompre vn hymen qui s'apreste ;
 Et s'il faut librement m'expliquer avec vous,
 Je ne me fieray point à des propos si dous,
 Qu'vn peu de vos faueurs, apres quoy je soupire,
 Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pû dire,
 Et planter dans mon ame vne constante foy
 Des charmantes bontez que vous auez pour moy.

ELMIRE.

Elle tousse pour auertir son Mary.

Quoy! vous voulez aller avec cette vîtesse,
 Et d'vn cœur, tout d'abord, épuiser la tendresse ?
 On se tuë à vous faire vn auen des plus dous,
 Cependant ce n'est pas encore assez pour vous ;
 Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
 Qu'aux dernieres faueurs on ne pouffe l'affaire ?

TARTUFFE.

Moins on mérite vn bien, moins on l'ose esperer ;
 Nos vœux, sur des discours, ont peine à s'assurer ;
 On soupçonne aisémēt vn sort tout plein de gloire,
 Et l'on veut en jouir, auant que de le croire.
 Pour moy, qui crois si peu mériter vos bontés,
 Je doute du bonheur de mes temeritez ;

Et

Et je ne croiray rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalitez, sçeu conuaincre ma flame.

ELMIRE.

Mon Dieu, que vostre amour, en vray Tyran agit!
Et qu'en vn trouble étrange il me jette l'esprit!
Que sur les cœurs il prend vn furieux empire!
Et qu'avec violence il veut ce qu'il desire!

Quoy! de vostre poursuite, on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer?

Sied-il bien de tenir vne rigueur si grande?

De vouloir sans cartier, les choses qu'on demande?

Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que pour vous, vous voyez qu'ont les

TARTUFFE.

(Gens?

Mais si d'un œil benin vous voyez mes hommages,
Pourquoy m'en refuser d'assurez témoignages?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offencer le Ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
Leuer vn tel obstacle, est à moy peu de chose,
Et cela ne doit pas retenir vostre cœur.

ELMIRE.

Mais des Arrests du Ciel on nous fait tant de peur.

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame, & je sçay l'art de leuer les scrupules.
Le Ciel défend, de vray, certains contêtemês; *C'est*
Mais on trouue avec luy des accommodemens. *vn*
Selon diuers besoins, il est vne Science, *Scelerat*
D'étendre les liens de nostre conscience, *qui parle.*
Et de rectifier le mal de l'action

Avec la pureté de nostre intention.

De ces secrets, Madame, on sçaura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.

Contentez mon desir, & n'ayez point d'effroy,

Je vous répons de tout, & prens le mal sur moy.

Vous touffiez fort, Madame.

EL-

ELMIRE.

Oüy, je suis au suplice.

TARTUFFE.

Vous plaist-il vn morceau de ce jus de Reglisse ?

ELMIRE.

C'est vn rhume obstinè, sans doute, & je voy bien
Que tous les jus du Monde, icy, ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE.

Oüy, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin vostre scrupule est facile à détruire,
Vous estes assurée icy d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde, est ce qui fait l'offence;
Et ce n'est pas pécher, que pécher en silence,

ELMIRE.

*Après avoir encor toussé.*Enfin je voy qu'il faut se résoudre à ceder,
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;
Et qu'à moins de cela. je ne dois point prétendre
Qu'on puisse estre content, & qu'on veuille se rēdre.
Sans doute, il est fâcheux d'en venir jusques-là,
Et c'est bien malgré moy, que je franchis cela :
Mais puis que l'on s'obstine à m'y vouloir reduire,
Puis qu'on ne veut point croire à tout ce qu'on
peut dire,Et qu'on veut des témoins qui soient plus conuain-
quans,Il faut bien s'y résoudre, & contenter les Gens.
Si ce consentement porte en soy quelque offence,
Tant-pis pour qui me force à cette violence ;
La faute assurément n'en doit pas estre à moy.

TARTUFFE.

Ouy, Madame, on s'en charge, & la chose de soy....

ELMIRE.

Ouvrez vn peu la Porte, & voyez, je vous prie,
Si mon Mary n'est point dans cette Galerie.

TAR-

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour luy, du soin que vous prenez?
 C'est un Homme, entre nous, à mener par le nez.
 De tous nos entretiens, il est pour faire gloire,
 Et je l'ay mis au point de voir tout, sans rien croire.

ELMIRE. (re.

Il n'importe, sortez, je vous prie, un moment,
 Et par tout, là-dehors, voyez exactement.

SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON. *sortant de dessous la Table.*

Voilà, je vous l'avouë, un abominable Homme!
 Je n'en puis revenir, & tout cecy m'affomme.

ELMIRE. (Gens.

Quoy! vous sortez si-tost? Vous vous moquez des
 Rentrez sous le Tapis, il n'est pas encor temps;
 Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
 Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est forté de l'Enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu, l'on ne doit point croire trop de leger;
 Laissez-vous bien convaincre, avant que de vous
 rendre,

Et ne vous hastez point, de peur de vous méprêdre
Elle fait mettre son Mary derriere elle.

SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

Tout conspire, Madame, à mon contentement;
 J'ay visité, de l'œil, tout cet appartement,
 Personne ne s'y trouve, & mon ame ravie....

OR-

ORGON *en l'arrestant.* (vie,

Tout deux, vous suiuez trop vostre amoureuse en-
Et vous ne deuez pas vous tant passionner.

Ah, ah, l'Hōme de bien, vous m'en voulez donner!

Comme aux tentations s'abandonne vostre ame!

Vous épousiez ma Fille, & conuoitiez ma Femme!

J'ay douté fort longtemps, que ce fust tout de bon,

Et je croyois toujōurs qu'on changeroit de ton :

Mais c'est assez auant pouffer le témoignage,

Je m'y tiens, & n'en veux pour moy pas dauantage.

ELMIRE *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur, que j'ay fait tout cecy;

Mais on m'a mise au point de vous traiter ainſy.

TARTUFFE.

Quoy! vous croyez....

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie;

Dénichons de ceais, & sans ceremonie.

TARTUFFE.

Mon deſſein....

ORGON.

Ces discours ne ſont plus de ſaiſon,

Il faut, tout ſur le champ, ſortir de la Maifon.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en ſortir, vous qui parlez en Maifre.

La Maifon m'appartient, je le feray connoiſtre,

Et vous montreray bien qu'en vain on a recours,

Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;

Qu'on n'eſt pas où l'on penſe, en me faiſant injure;

Que j'ay de quoy confondre, & punir l'impoſture,

Vanger le Ciel qu'on bleſſe, & faire repentir

Ceux qui parlent icy de me faire ſortir.

SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Q uel eſt donc ce langage, & qu'eſt-ce qu'il
veut dire? OR-

ORGON.

Ma foy, je suis confus, & n'ay pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment ?

ORGON.

Je v'oy ma faute, aux choses qu'il me dit,
Et la donation m'embarasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation....

ORGON.

Ouy, c'est une affaire faite ;
Mais j'ay quelque autre chose encor qui m'inquiete.

ELMIRE.

Et quoy ?

ORGON.

Vous sçauvez tout : Mais voyons au plutoft,
Si certaine Caffete est encore là-haut.

Fin du Quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.



U voulez-vous courir ?

ORGON.

Las! que sçay-je ?

CLEANTE.

Il me semble

Que l'on doit commencer par consulter ensemble,
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette Cassette-là me trouble entierement.
Plus que le reste encor, elle me desespere.

CLEANTE.

Cette Cassette est donc un important mystere ?

OR-

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet Amy que je plains,
Luy-mesme, en grand secret, m'a mis être les mains
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire ;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pû dire,
Où sa vie, & ses biens, se trouvent attachez.

CLEANTE.

Pourquoy donc les avoir en d'autres main lâchez ?

ORGON.

Ce fut par un motif de Cas de Conscience.
J'allay droit à mon Traître en faire confidence,
Et son raisonnement me vint persuader
De luy donner plustost la Cassette à garder ;
Afin que pour nier, en cas de quelque enqueste,
J'eusse d'un faux-fuyant, la faveur toute preste,
Par où ma conscience eust pleine seureté
A faire des sermens contre la verité.

CLEANTE.

Vous voila mal, au moins si j'en croy l'aparence,
Et la donation, & cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches, par vous, faites legerement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages,
Et cet Homme, sur vous, ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus dous.

ORGON.

(chante,

Quoy ! sous un beau semblant de ferveur si tou-
Cacher un cœur si double, une ame si méchante ?
Et moy qui l'ay reçu gueufant, & n'ayant rien....
C'en est fait, je renonce à tous les Gens de bien.
J'en auray désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un Diable.

CLEANTE.

Hé bien, ne voila pas de vos emportemens !
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens.
Dans la droite raison, jamais n'entre la vostre ; (tre
Et toujours, d'un excès, vous vous jettez dans l'au-
Vous voyez vostre erreur, & vous avez connu,

Que

Que par vn zele feint vous estiez pré uenu :
 Mais pour vous corriger, quelle raison demande
 Que vous alliez passer dans vne erreur plus grande,
 Et qu'avecque le cœur d'un perfide Vaurien.
 Vous cōfondiez les cœurs de tous les Gens de biē?
 Quoy! parce qu'un fripon vous dupe avec audace,
 Sous le pompeux éclat d'une austere grimace,
 Vous voulez que par tout on soit fait comme luy,
 Et qu'aucun vray Deuot ne se trouue aujourd'huy?
 Laissez aux Libertins ces sottés consequences,
 Démêlez la Vertu d'avec ses apparences,
 Ne hazardez jamais vostre estime trop tost,
 Et soyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
 Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'Imposture:
 Mais au vray zele aussi n'allez pas faire injure;
 Et s'il vous faut tomber dans vne extremité,
 Péchez plustost encor de cet autre costé.

SCENE II.

DAMIS, ORGON, CLEANTE.

DAMIS.

Quoy! mon Pere, est-il vray qu'un Coquin vous
 menace? (ce,
 Qu'il n'est point de bienfait qu'en son ame il n'effa-
 Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
 Se fait, de vos bontez, des armes contre vous?

ORGON.

Oüy, mon Fils, & j'en sens des douleurs non pa-

DAMIS.

(reilles.
 Laissez-moy, je luy veux couper les deux oreilles.
 Contre son insolence, on ne doit point gauchir.
 C'est à moy, tout d'un coup, de vous en affranchir;
 Et pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLEANTE.

Voila, tout justement, parler en vray jeune Hōme.
 Moderez, s'il vous plaist, ces transports éclatans;
 Nous viuōs sous vn regne, & sommes dans vn tēps,
 Où, par la violence, on fait mal ses affaires.

SCE-

SCENE III.

MADAME PERNELLE, MARIANE,
ELMIRE, DORINE, DAMIS,
ORGON, CLEANTE.

M. PERNELLE.
Q U'est-ce? j'aprens icy de terribles myfteres.

ORGON. (moins,
Ce font des nouveautez dont mes yeux font té-
Et vous voyez le prix dont font payez mes soins.
Je recueille, avec zele, vn Homme en fa misere,
Je le loge, & le tiens comme mon propre Frere;
De bienfaits, chaque jour, il est par moy chargé.
Je luy donne ma Fille, & tout le bien que j'ay;
Et dans le meſme temps, le Perfide, l'Infame,
Tente le noir deſſein de ſuborner ma Femme;
Et non content encor de ces lâches eſſais,
Il m'oſe menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, uſer des auantages (ges,
Dont le viennent d'armer mes bontez trop peu ſa-
Me chaffer de mes biens où je l'ay transferé,
Et me reduire au point d'où je l'ay retiré.

DORINE.
Le pauvre Homme!

M. PERNELLE.
Mon Fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action ſi noire.

ORGON.
Comment?

M. PERNELLE.
Les Gens de bien ſont envieZ toujourns.

ORGON.
Que voulez-vous donc dire avec voſtre diſcours,
Ma Mere?

M. PERNELLE.
Que chez vous on vit d'étrange ſorte,
Et qu'on ne ſçait que trop la haine qu'on luy porte.

O R G O N.

Qu'à cette haine à faire avec ce qu'on vous dit ?

M. P E R N E L L E.

Je vous l'ay dit cent fois, quand vous estiez petit.
La Vertu, dans le Monde, est toujours poursuivie ;
Les envieux mourront, mais non jamais l'Envie.

O R G O N.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'huy ?

M. P E R N E L L E.

On vous aura forgé cent fots contes de luy.

O R G O N.

Je vous ay dit déjà, que j'ay veu tout moy-mesme.

M. P E R N E L L E.

Des Esprits médifans, la malice est extrême.

O R G O N.

Vous me feriez damner, ma Mere! Je vous dy,
Que j'ay veu de mes yeux, un crime si hardy.

M. P E R N E L L E.

Les langues ont toujours du venin à répandre ;
Et rien n'est, icy-bas, qui s'en puisse défendre.

O R G O N.

C'est tenir un propos de sens bien depourveu!
Je l'ay veu, dis-je, veu, de mes propres yeux veu,
Ce qu'on appelle veu: Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre ?

M. P E R N E L L E.

Mon Dieu, le plus souvent, l'apparence déçoit.
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

O R G O N.

J'enrage.

M. P E R N E L L E.

Aux faux soupçons la Nature est sujette ;
Et c'est souvent à mal, que le bien s'interprete.

O R G O N.

Je dois interpreter à charitable foin,
Le desir d'embrasser ma Femme ?

M. P E R N E L L E.

Il est besoin,
Pour accuser les Gens, d'avoir de justes causes,

Et

Et vous deviez attendre à vous voir seur des cho-

ORGON.

(ses.

Hé, diantre, le moyen de m'en assurer mieux ?

Ie devois donc, ma Mere, attendre qu'à mes yeux,

Il eust... Vous me feriez dire quelque sottise.

M. PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zele on voit son ame éprise,

Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit,

Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez. Ie ne sçay pas, si vous n'estiez ma Mere,

Ce que je vous dirois, tant je suis en colere.

DORINE.

Iuste retour, Monsieur, des choses d'icy-bas.

Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous croit

CLEANTE.

(pas.

Nous perdons des momens, en bagatelles purés,

Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.

Aux menaces du Fourbe, on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoy! son effronterie iroit jusqu'à ce point ?

ELMIRE.

Pour moy, je ne croy pas cette instance possible,

Et son ingratitude est icy trop visible.

CLEANTE.

Ne vous y fiez pas, il aura des ressorts,

Pour donner, contre vous, raison à ses efforts;

Et sur moins que cela, le poids d'une Cabale

Embarasse les Gens dans un fâcheux Dédale.

Je vous le dis encor, armé de ce qu'il a,

Vous me deviez jamais le pousser jusques-là.

ORGON.

(stre,

Il est vray, mais qu'y faire ? A l'orgueil de ce Trai-

De mes ressentimens je n'ay pas esté maistre.

CLEANTE.

(deux,

Ie voudrois de bon cœur, qu'on pust entre vous

De quelque ombre de paix, racommoder les noeus.

ELMIRE.

Si j'avois sçeu qu'en main il a de telles armes,

Je n'aurois pas donné mariere à tant d'alarmes,
Et mes....

ORGON.

Que veut cet Homme ? Allez tost le sçavoir ;
Je suis bien en estat que l'on me vienne voir.

SCENE IV.

MONSIEUR LOYAL, M. PERNELLE,
ORGON, DAMIS, MARIANE,
DORINE, ELMIRE, CLEANTE.

M. LOYAL.

Bon-jour, ma chere Sœur. Faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE. Il est en compagnie,
Et je doute qu'il puisse, à present, voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour estre, en ces lieux, importun.
Mon abord n'aura rien, je croy, qui luy déplaïse,
Et je viens pour un fait dont il fera bien aïse.

DORINE. Vostre nom ?

M. LOYAL. Dites-luy seulement que je vien
De la part de Monsieur Tartuffe, pour Son bien.

DORINE.

C'est un Homme qui vient, avec douce maniere,
De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire,
Dont vous serez, dit-il bien aïse.

CLEANTE. Il vous ~~fait~~ voir. *faut*
Ce que c'est que cet Homme, & ce qu'il peut vou-

ORGON.

(loir.

Pour nous racommoder, il vient icy, peut-estre.
Quels sentimens auray-je à luy faire parestre ?

CLEANTE.

Vostre ressentiment ne doit point éclater ;
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL.

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire
Et vous soit favorable autant que je desire.

OR-

ORGON.

Ce dous début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déjà quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute vostre Maison m'a toujours esté chere,
Et j'estois seruiteur de Monsieur vostre Pere.

ORGON.

Monsieur, j'ay grande honte, & demande pardon,
D'estre sans vous cōnoistre, ou sçauoir vostre nom.

M. LOYAL. Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis Huissier à Verge, en dépit de l'Enuie.

J'ay depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la Charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous vien, Monsieur, avec vostre licence,
Signifier l'Exploit de certaine Ordonnance,

ORGON.

Quoy! vous estes icy....

M. LOYAL.

Monsieur, sans passion,

Ce n'est rien seulement qu'une Sommation.

Vn ordre de vuider d'icy, vous, & les vostres,
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres,
Sans delay, ny remise, ainsi que besoin est....

ORGON.

Moy, sortir de ceans ?

M. LOYAL.

Ouy, Monsieur, s'il vous plaît.

La Maison à present, comme sçavez de reste,
Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens deforma is il est Maistre, & Seigneur,
En vertu d'un Contract duquel je suis Porteur.
Il est en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS.

Certes, cette impudence est grande, & je l'admire.

M. LOYAL.

Monsieur, je ne doy point auoir affaire à vous;
C'est à Monsieur, il est, & raisonnable, & dous,
Et d'un Homme de bien il sçait trop bien l'office,
Pour se vouloir du tout opposer à Justice.

ORGON.

Mais....

M. LOYAL.

Ouy, Monsieur, je sçay que pour vn million
Vous ne voudriez pas faire rebellion;

Et que vous souffrirez en honneste Personne,
Que j'execute icy les ordres qu'on me donne.

D A M I S.

Vous pourriez bien icy, sur vostre noir jupon,
Monsieur l'Huissier à Verge, attirer le baston.

M. L O Y A L.

Faites que vostre Fils se taise, ou se retire,
Monsieur, j'aurois regret d'estre obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon Procez verbal.

E L M I R E.

Ce Monsieur Loyal porte vn air bien déloyal !

M. L O Y A L.

(ses,

Pour tous les Gens de bien, j'ay de grandes tendres-
Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des Pieces,
Que pour vous obliger, & vous faire plaisir ;
Que pour oster, par là, le moyen d'en choisir,
Qui n'ayant pas pour vous le zele qui me pousse,
Auroient pû proceder d'une façon moins douce.

O R G O N.

Et que pent-on de pis, que d'ordonner aux Gens
De sortir de chez eux ?

M. L O Y A L.

On vous donne du temps,

Et jusques à demain, je feray surseance

A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance,

Je viendray seulement passer icy la nuit,

Avec dix de mes Gens, sans scandale, & sans bruit.

Pour la forme, il faudra, s'il vous plaist, qu'on m'a-
porte,

Auant que se coucher, les clefs de vostre Porte.

J'auray soin de ne pas troubler vostre repos,

Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.

Mais demain du matin, il vous faut estre habile

A vuidier de ceans jusqu'au moindre vstencile.

Mes Gens vous aideront ; & je les ay pris forts,

Pour vous faire seruice à tout mettre dehors.

On n'en peut pas vser mieux que je fais, je pense ;

Et comme je vous traite avec grande indulgence,

Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,

Et qu'au deu de ma Charge on ne me trouble en
rien.

O R-

ORGON.

Du meilleur de mon cœur, je dōnerois sur l'heure.
Les cent plus beaux Louïs de ce qui me demeure,
Et pouuoir à plaisir, sur ce muffle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLEANTE. Laissez, ne gastons rien.

DAMIS. A cette audace étrange,
J'ay peine à me tenir, & la main me demange.

DORINE.

Auec vn si bon dos, ma foy, Monsieur Loyal,
Quelques coups de baston ne vous siéroient pas

M. LOYAL. (mal.

On pourroit bien punir ces paroles infames,
Mamie, & l'on decrette aussi contre les Femmes.

CLEANTE.

Finissons tout cela, Monsieur, c'en est assez ;
Donnez tost ce papier, de grace, & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au reuoir. Le Ciel vous tienne tous en joye.

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, & celui qui t'enuoye !

SCENE V.

ORGON, CLEANTE, MARIANE,
ELMIRE, M. PERNELLE, DO-
RINE, DAMIS.

ORGON.

HE bien, vous le voyez, ma Mere, si j'ay droict ;
Et vous pouuez juger du reste par l'Exploit.
Ses trahisons enfin, vous sont-elles connues ?

M. PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, & je tombe des nuës.

DORINE.

Vous vous plaignez à tort ; à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins, par là, sont confirmez.
Dans l'amour du Prochain, sa vertu se consume,
Il sçait que tres-souuent les biens corrompent
l'Homme ;

Et par charité pure, il veut vous enleuer
 Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauuer.

ORGON.

Taisez-vous ; c'est le mot qu'il vous faut toujours

CLEANTE. (dire.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE. Allez faire éclater l'audace de l'Ingrat.

Ce procédé détruit la vertu du Contract;

Et sa déloyauté va paroître trop noire,

Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'õ veut croire.

SCENE VI.

VALERE, ORGON, CLEANTE,

ELMIRE, MARIANE, &c.

VALERE.

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger ;
 Mais je m'y voy cõtraint par le pressant danger.

Vn Amy qui m'est joint d'vne amitié fort tendre,

Et qui sçait l'intérest qu'en vous j'ay lieu de pren-

A violé pour moy, par vn pas délicat, (dre

Le secret que l'on doit aux affaires d'Estat,

Et me vient d'enuoyer vn auis dont la suite

Vous reduit au party d'vne soudaine fuite.

Le fourbe, qui longtemps a pû vous imposer,

De puis vne heure, au Prince a sçeu vous accuser,

Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous

D'vn Criminel d'Estat, l'importante Cassette, (jette,

Dont au mépris, dit-il, du deuoir d'vn Sujet,

Vous auez conserué le coupable secret.

J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,

Mais vn Ordre est donné contre vostre personne,

Et luy-mesme est chargé, pour mieux l'executer,

D'accompagner celuy qui vous doit arrester.

CLEANTE.

Voila ses d'toiçts armez, & c'est par où le Traistre,

De vos biens qu'il prétend, cherche à se rendre

ORGON. maistre.

L'Homme est, je vous l'auouë, vn méchant Ani-

mal!

VA-

VALERE.

Le moindre amusement vous peut estre fatal.
 J'ay, pour vous emmener, mon Carosse à la Porte,
 Avec mille Loüis qu'icy je vous apporte
 Ne perdons point de temps, le trait est foudroyant,
 Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
 A vous mettre en lieu seur, je m'offre pour cõduite
 Et veux accompagner, jusqu'au bout, vostre fuite.

ORGON.

Las! que ne dois je point à vos soins obligeans,
 Pour vous en rendre grace, il faut un autre temps;
 Et je demande au Ciel, de m'estre assez propice,
 Pour reconnoître un jour ce genereux service.
 Adieu, prenez le soin vous autres....

CLEANTE.

Allez tost;

Nous songerons, mon Frere, à faire ce qu'il faut.

SCENE DERNIERE.

L'EXEMPT, TARTUFFE, VALERE,
 ORGON, ELMIRE, MARIANE, &c.

TARTUFFE.

Tout-beau, Monsieur, tout-beau, ne courez
 point si viste;
 Vous n'irez pas fort loin, pour trouver vostre giste,
 Et de la part du Prince, on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître, tu me gardois ce trait pour le dernier.
 C'est le coup, Scelerat, par où tu m'expedies,
 Et voila couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
 Et je uis, pour le Ciel, appris à tout souffrir.

CLEANTE.

La modération est grande, je l'avouë.

DAMIS.

Comme du Ciel, l'Infame, impudemment se jouë!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne scauroient m'émou-
 voir,

Et

Et je ne songe à rien, qu'à faire mon devoir.

M A R I A N E.

Vous avez de cecy, grande gloire à prétendre,
Et cet employ pour vous, est fort honneste à pren-

T A R T U F F E. (dre.

Un employ ne sçauroit estre que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'ëvoye en ces lieux.

O R G O N.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un estat miserable;

T A R T U F F E.

Oüy, je sçay quels secours j'en ay pû recevoir;
Mais l'interest du Prince est mon premier devoir!
De ce devoir sacré, la juste violence.

Etrouffe dans mon cœur toute reconnoissance;
Et je sacrifirois à de si puissans nœux,
Amy, Femme, Parens, & moy-mesme avec eux.

E L M I R E. L'Imposteur!

D O R I N E. Comme il sçait, de traistresse maniere,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révere!

C L E A N T E.

Mais sst'il e si parfait que vous le declarez,
Ce zele qui vous pousse, & dont vous vous parez;
D'où vient que pour paroistre, il s'avise d'attendre,
Qu'à poursuivre sa Femme, il ait sçeu vous surpren-
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer, (dre?
Que lors que son honneur l'oblige à vous chasser?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire:
Mais le voulant traiter en coupable aujourd'huy,
Pourquoy consentiez-vous à rien prendre de luy?

T A R T U F F E à l'Exempt.

Délivrez-moy, Monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir vostre Ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Ouy, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir.
Vostre bouche à propos m'inuite à le remplir;
Et pour l'exécuter, suivez-moy tout à l'heure
Dans la Prison qu'on doit vous donner pour de-
meure.

T A R-

TARTUFFE. Qui, moy, Monsieur?

L'EXEMPT. Ouy, vous.

TARTUFFE. Pourquoy donc la Prifon?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
 Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.
 Nous vivons sous un Prince ennemy de la fraude,
 Un Prince dont les yeux se font jour dans les cœurs
 Et que ne peut tromper tout l'art des Imposteurs.
 D'un fin discernement, sa grande ame pourveüe,
 Sur les choses toujourns jette une droite veüe,
 Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accés,
 Et sa ferme raison ne tombe en nul excés.
 Il donne aux Gens de bien une gloire immortelle,
 Mais sans aveuglement il fait briller ce zele,
 Et l'amour pour les vrais, ne ferme point son cœur
 A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
 Celuy-cy n'estoit pas pour le pouvoir surprendre,
 Et de pieges plus fins on le voit se defendre.
 D'abord il a percé, par ses vives clartez,
 Des replis de son cœur, toutes les lâchetez.
 Venant vous accuser, il s'est trahy luy-mesme,
 Et par un juste trait de l'équité suprême,
 S'est découvert au Prince un Fourbe renommé,
 Dont sous un autre nom il estoit informé;
 Et c'est un long détail d'actions toutes noires,
 Dont on pourroit former des Volumes d'Histoires.
 Ce Monarque, en un mot, a vers vous détesté
 Sa lâche ingratitude, & sa déloyauté;
 A ses autres horreurs, il a joint cette fuite,
 Et ne m'a, jusqu'icy, soumis à sa conduite,
 Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
 Et vous faire, par luy, faire raison de tout.
 Ouy, de tous vos papiers, dont il se dit le maistre,
 Il veut qu'entre vos mains, je dépouille le Traistre.
 D'un souverain pouvoir il brise les liens
 Du Contract qui luy fait un don de tous vos biens,
 Et vous pardonne enfin cette offence secrette
 Où vous a, d'un Amy, fait tomber la retraire;

Et

Et c'est le prix qu'il donne au zele qu'autrefois
On vous vit témoigner, en appuyant ses droicts;
Pour montrer que son cœur sçait, quand moins on
y pense,

D'une bonne action verser la récompense ;
Que jamais le mérite, avec luy, ne pert rien ,
Et que mieux que du mal, il se souvient du bien.

DORINE. Que le Ciel soit loué !

M. PERNELLE. Maintenant je respire.

ELMIRE. Favorable succès !

MARIANE. Qui l'auroit osé dire ?

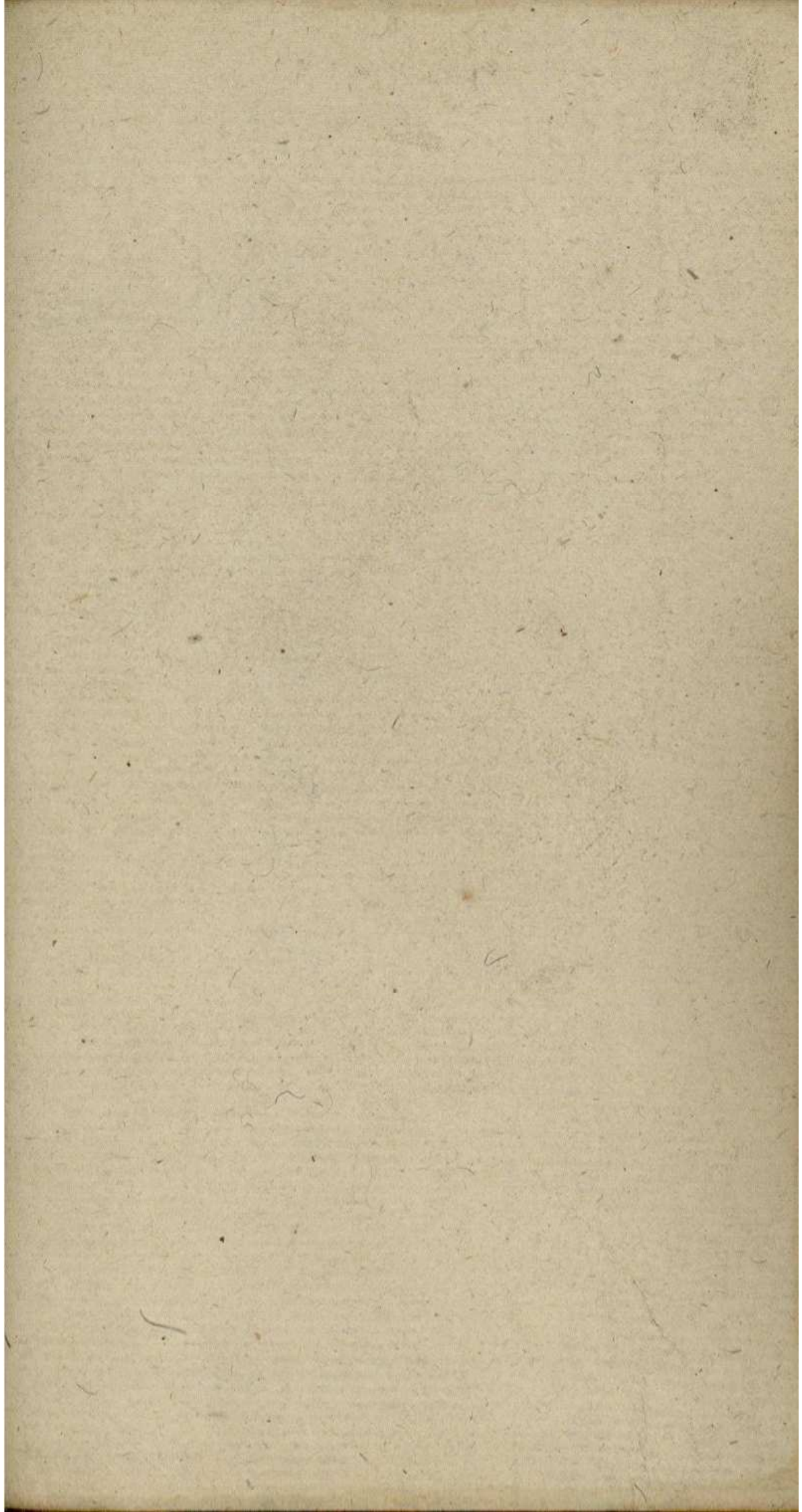
ORGON à Tartuffe. Hé bien, te voila, Traître...

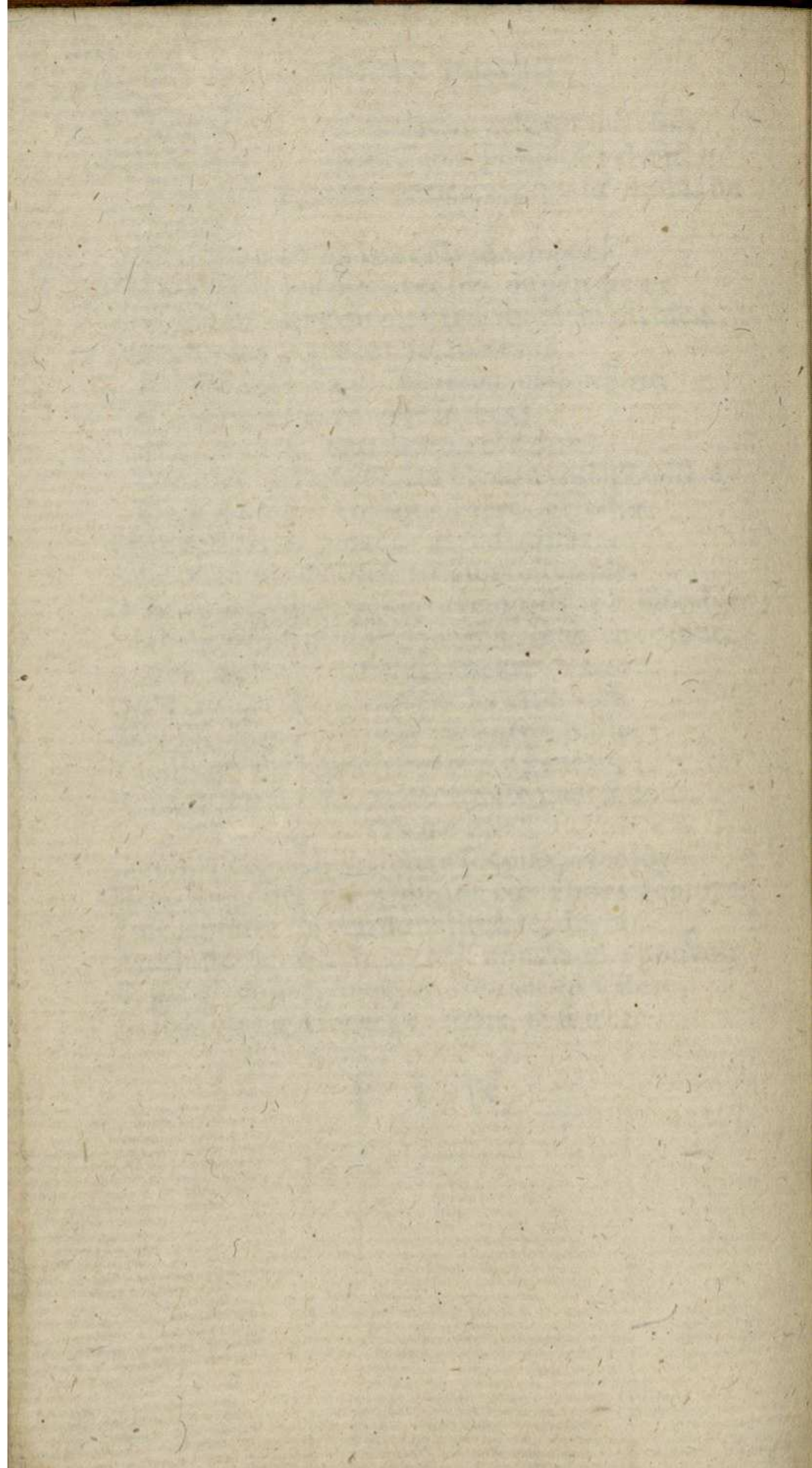
CLEANTE. Ah! mon Frere, arrestez,
Et ne descendez point à des indignitez.
A son mauvais destin laissez un miserable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plustost, que son cœur, en ce jour,
Au sein de la Vertu fasse un heureux retour ;
Qu'il corrige sa vie, en détestant son vice,
Et puisse du grand Prince adoucir la justice ;
Tandis qu'à sa bonté vous irez à genous,
Rendre ce que demande un traitement si dous.

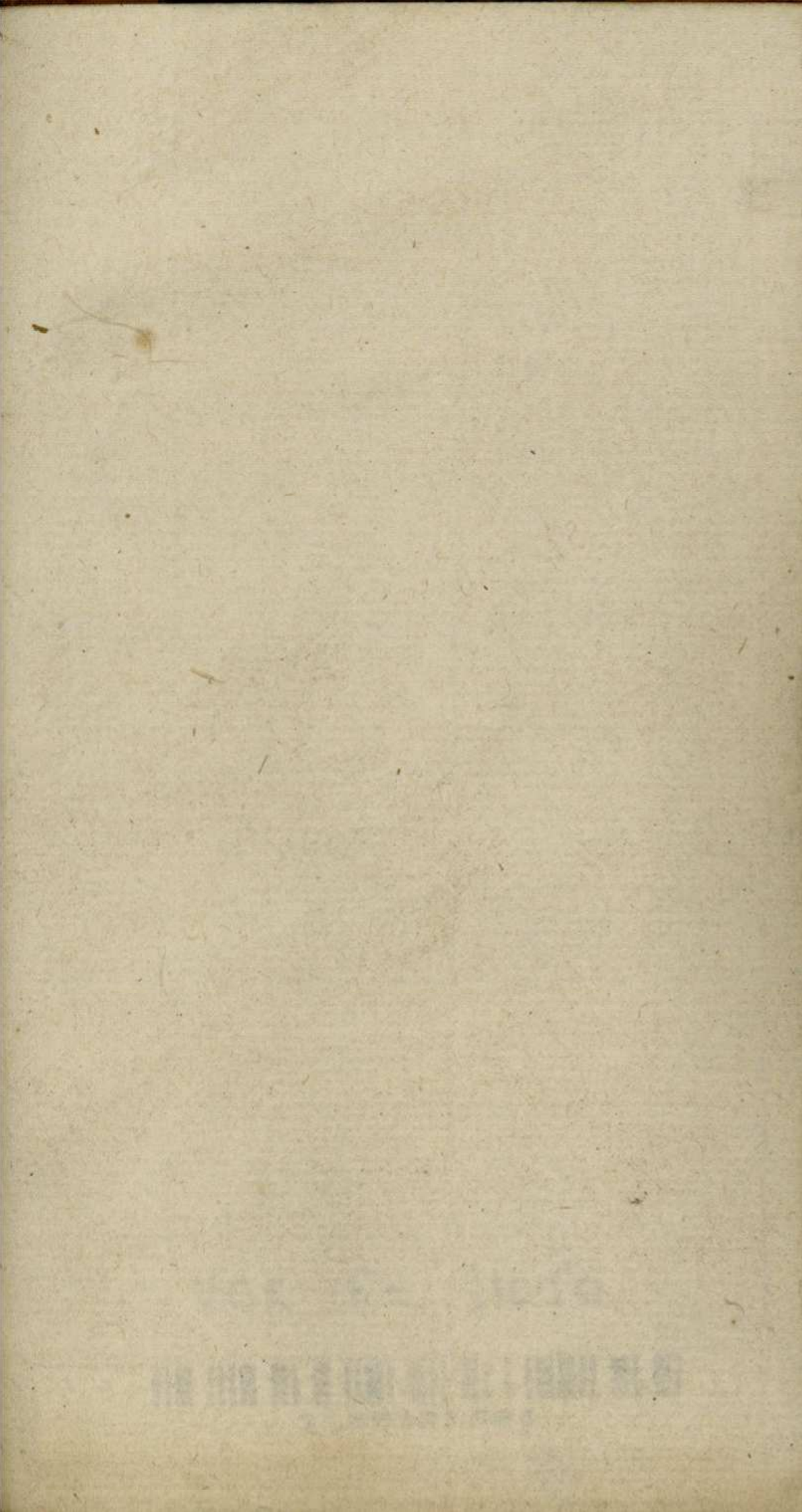
ORGON.

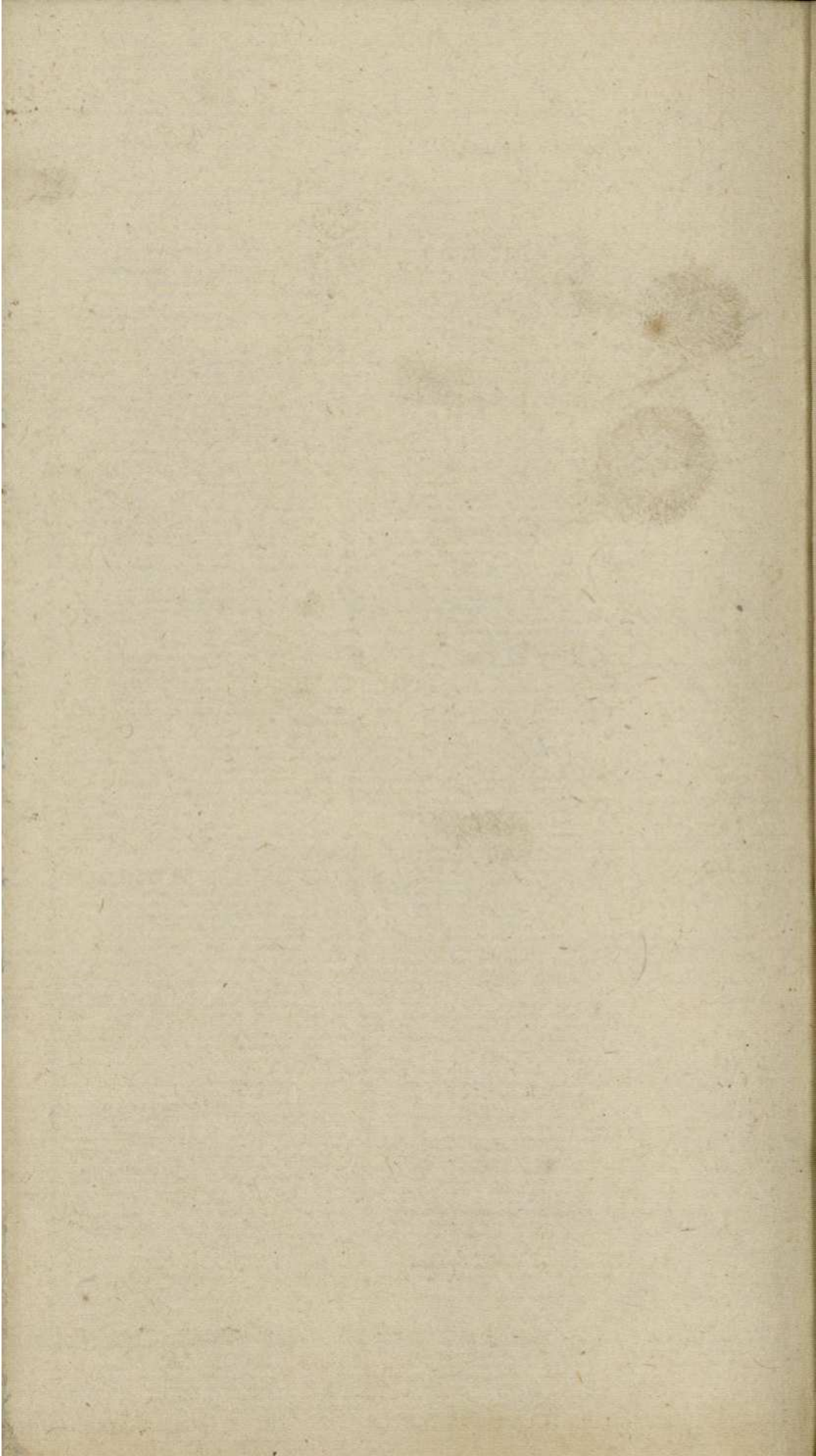
Ouy, c'est bien dit; allons à ses piez, avec joye,
Nous louer des bõtez que son cœur nous déploye:
Puis acquitez un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre, il nous faudra pouvoir;
Et par un doux hymen, couronner en Valere,
La flame d'un Amant genereux, & sincere.

F I N.

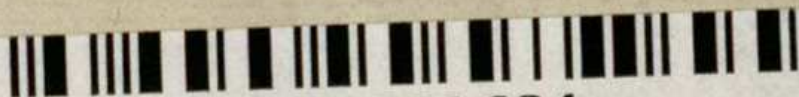




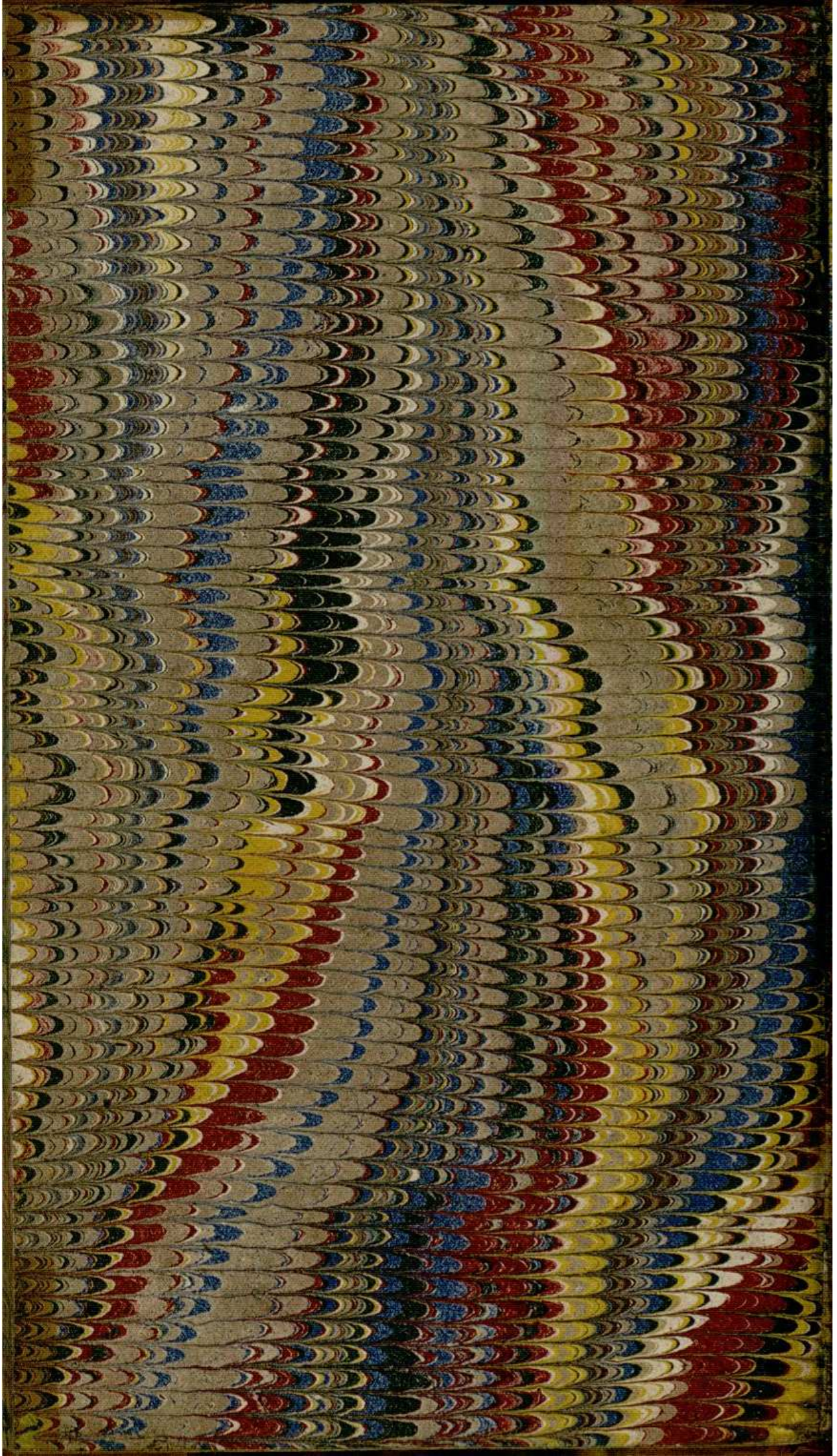


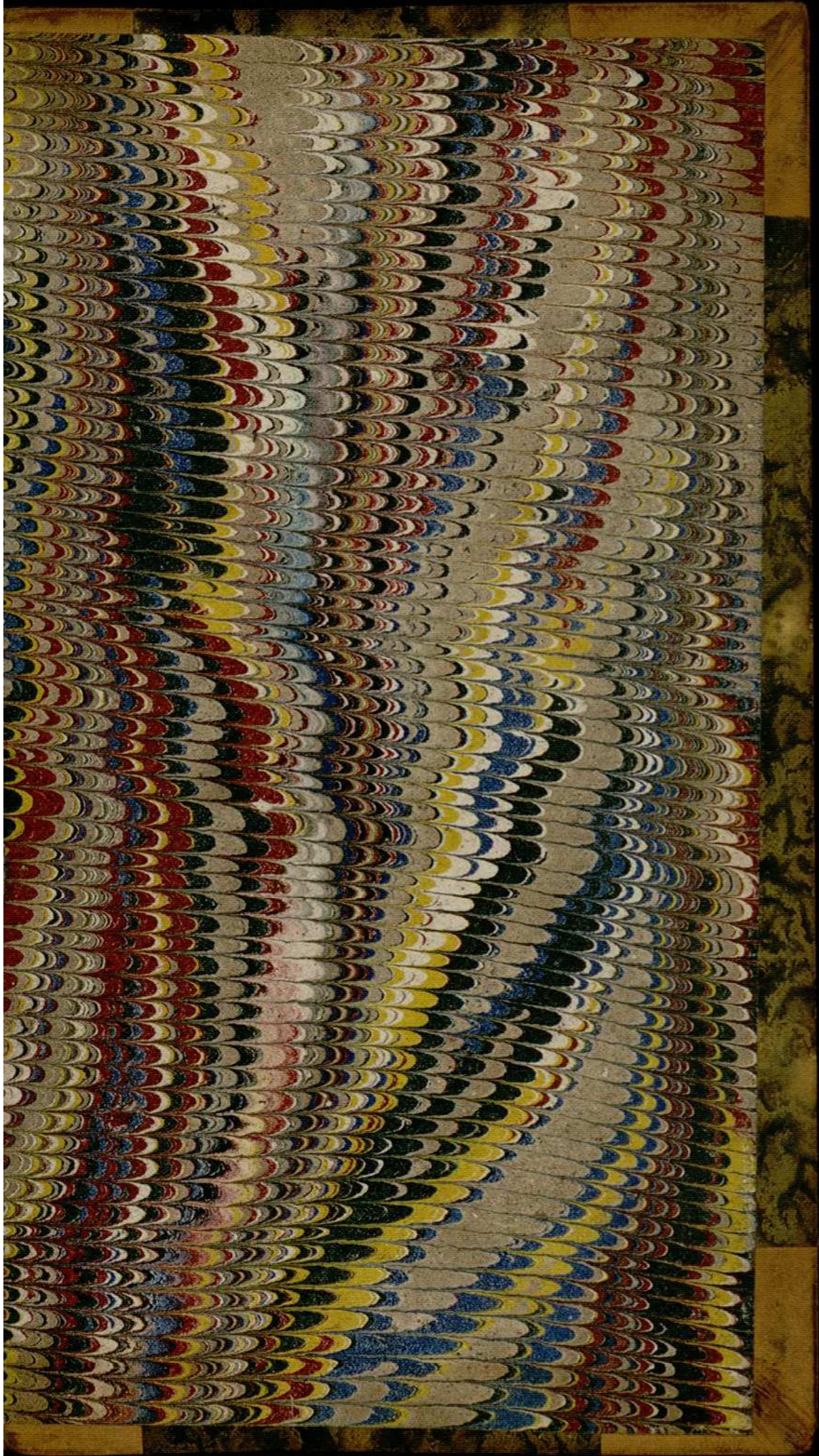


VCR 6 = 11050



1156521684







13

LE
TARTU
FE

105